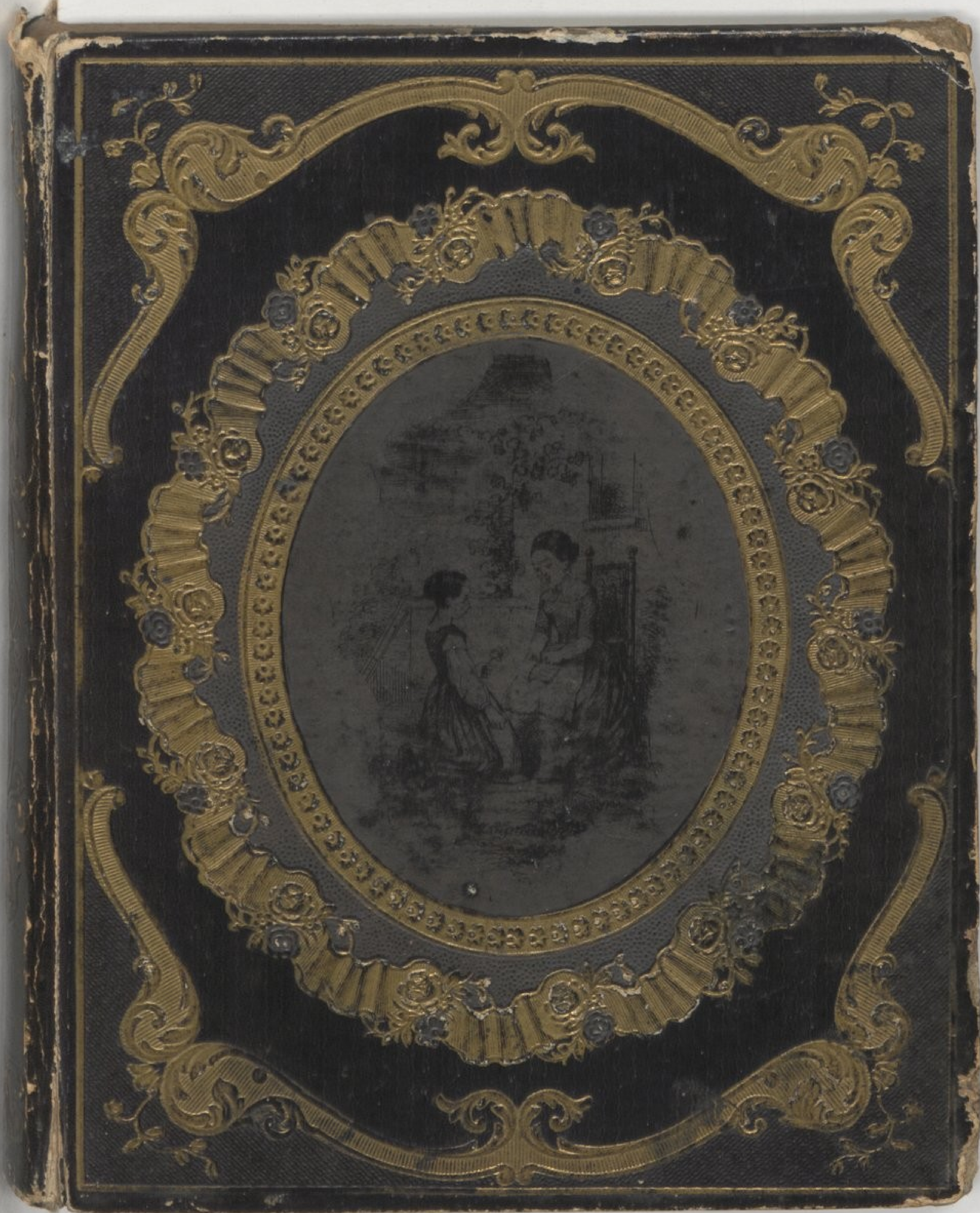
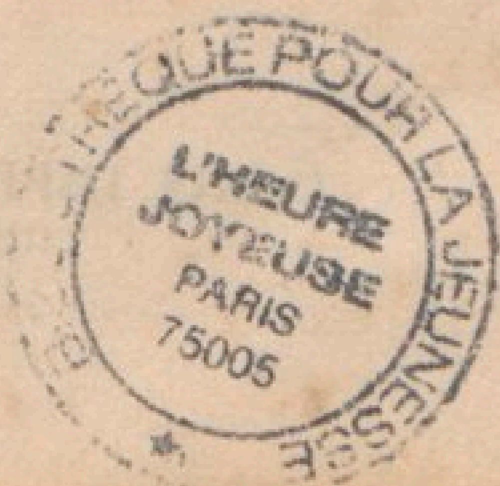
Le Livre des enfants, contes des fées



10

LE LIVRE

DES ENFANTS.



PARIS IMPRIMERIE D'ÉVERAT ET Ce.
rue du Cadran, n. 16.


ANDREW. BEST.

LE LIVRE DES ENFANTS.

CONTES DES FÉES,

CHOISIS

PAR MESDAMES ÉLISE VOIART ET AMABLE TASTU.



PARIS,
CHEZ PAULIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N. 33.

1837.


AUX ENFANS,
POUR LES RECRÉER EN EXERÇANT
LEUR IMAGINATION;
pour former leur gout par des
MODÈLES
DE LANGAGE.
CONTE
CONTE
CONTE
CONTE
ANDREW. B. L.



CONTES DES FÉES.

LA PRINCESSE CAMION.

Il y avait une fois un roi et une reine qui n'avaient qu'un fils; c'était leur unique espérance. La reine, depuis quatorze ans qu'il était né, n'avait jamais eu nul soupçon de grossesse. Le prince était joli à merveille; il apprenait tout ce qu'on

voulait. Le roi et la reine l'aimaient à la folie, et leurs sujets y avaient mis toute leur tendresse; car il était affable pour tout le monde, et cependant il savait bien faire la distinction des personnes qui l'approchaient; *il s'appelait Zirphil*. Comme



il était fils unique, le roi et la reine résolurent de le marier au plus vite, afin de voir naître de lui des princes qui pussent soutenir leur couronne, si malheureusement Zirphil leur était enlevé.

On cherchait donc à pied et à cheval une princesse digne

du dauphin : mais il ne s'en trouvait point de convenable. Enfin, après une grande perquisition, on vint dire à la reine qu'il y avait une dame voilée qui désirait entretenir sa majesté en particulier sur une affaire importante. La reine se mit vitement sur son trône, pour lui donner audience, et ordonna qu'on la fît entrer. Cette dame s'approcha sans ôter ses crêpes blancs qui tombaient jusqu'à terre. Quand elle fut au pied du trône : Reine, dit-elle, je m'étonne que sans m'avoir consultée vous songiez à marier votre fils ; je suis la fée Marmotte, et mon nom fait assez de bruit pour avoir été jusqu'à vous. Je suis mortellement offensée, et pour commencer à vous punir, je vous ordonne de faire épouser à votre Zirphil la personne que je vous apporte. A ces mots elle fouilla dans sa poche, et, tirant un étui à curedent, elle l'ouvrit, et il en sortit une petite poupée d'émail si jolie et si bien faite, *que la reine,*



malgré sa douleur, ne put s'empêcher de l'admirer. C'est ma

filleule, continua la fée, et je lui ai toujours destiné Zirphil. » La reine était toute en larmes, elle conjurait Marmotte, par les paroles les plus touchantes, de ne pas l'exposer à la risée de ses peuples, qui se moqueraient d'elle, si elle leur annonçait ce mariage. Qu'est-ce à dire, se moquer, madame? dit la fée. Ah! nous verrons si l'on doit se moquer de ma filleule, et si votre fils ne doit pas l'adorer. Je veux bien vous dire qu'elle le mérite; elle est petite, cela est vrai, mais elle a plus d'esprit que tout votre royaume ensemble : quand vous l'entendrez, vous en serez surprise vous-même; car elle parle, je veux bien vous le dire. Allons, petite princesse *Camion*, dit-elle à la poupée, parlez un peu à votre belle-mère, et montrez-lui ce que vous savez faire. *Alors la jolie Camion sauta*



sur la palatine de la reine, et lui fit un petit compliment si

tendre et si raisonnable, que la reine suspendit ses larmes pour baiser de tout son cœur la princesse Camion. Tenez, reine, dit la fée, voilà mon étui, remettez-y votre belle-fille; je veux bien que votre fils s'y accoutume avant de l'épouser, je crois que cela ne tardera pas; votre obéissance peut adoucir mon courroux; mais si vous allez contre mes ordres, vous, votre mari, votre fils et votre royaume, tout ressentira l'effet de ma colère; et surtout remettez-la de bonne heure le soir dans son étui, car il est important qu'elle ne veille pas. » A ces mots elle leva son voile, *et la reine s'évanouit de frayeur,* quand elle aperçut une véritable marmotte



en vie, noire, velue et grande comme une vraie personne. Ses femmes vinrent à son secours, et quand elle fut revenue de son évanouissement, elle ne vit plus rien que l'étui que Marmotte lui avait laissé.

On la mit au lit, et l'on fut avertir le roi de cet accident; il arriva tout effrayé. La reine fit sortir tout le monde, et, avec

un torrent de larmes, elle conta son aventure au roi, qui n'y avait pas ajouté foi, jusqu'au moment où il vit la poupée que la reine tira de son étui. « Juste ciel! s'écria-t-il, après avoir un peu médité, se peut-il que les rois soient exposés à de si grands malheurs! Ah! nous ne sommes au-dessus des autres hommes que pour sentir plus douloureusement les peines et les malheurs attachés à la vie. Et pour donner de plus grands exemples de fermeté, sire, reprit la poupée, avec une petite voix douce et claire. Ma chère Camion, dit la reine, vous parlez comme un oracle. Enfin, après une conversation d'une heure entre ces trois personnages, il fut conclu que l'on ne divulguerait point encore ce mariage, et qu'on attendrait que Zirphil, qui était à la chasse pour trois jours, se déterminât à suivre les ordres de la fée, que la reine se chargea de lui apprendre.

En attendant, la reine et même le roi s'enfermaient pour entretenir la petite Camion : elle avait l'esprit fort orné, elle parlait bien, et avec un tour singulier qui plaisait beaucoup; cependant quoiqu'elle fût animée, ses yeux avaient un fixe qui était déplaisant, et la reine ne s'en choquait que parce qu'elle commençait à aimer Camion, et qu'elle craignait que le prince ne la prît en aversion. Il s'était passé plus d'un mois depuis que Marmotte avait paru, que la reine n'avait encore osé lui montrer sa prétendue. Un jour il entra chez elle comme elle était

encore au lit : Madame, lui dit-il, il m'est arrivé la chose du monde la plus surprenante à la chasse, ces jours passés : j'avais toujours voulu vous le cacher, mais enfin cela devient si extraordinaire qu'il faut absolument que je vous le dise.

« Je suivais un sanglier avec beaucoup d'ardeur, et je l'avais poursuivi jusqu'au fond de la forêt sans prendre garde que j'étais seul, lorsque je le vis se précipiter dans un trou qui se fit à la terre ; mon cheval s'étant lancé après, *je tombai pendant une demi-heure*, et je me trouvai au fond sans m'être



blessé. Là, au lieu du sanglier, que j'avoue que je craignais de trouver, je trouvai une personne fort laide, qui me pria de descendre de cheval et de la suivre. Je n'hésitai pas, et lui donnant la main, elle fit ouvrir une petite porte qui était auparavant cachée à ma vue, et j'entrai avec elle dans un salon de marbre vert, où il y avait une cuve d'or couverte d'une étoffe fort riche ; elle le leva, et je vis dans cette cuve une beauté si merveilleuse que je pensai tomber à la renverse. Prince Zir-

phil, me dit cette dame qui se baignait, la fée Marmotte m'a enchantée ici, et c'est par votre secours seul que je puis être délivrée. Parlez, madame, lui dis-je, que faut-il que je fasse pour vous secourir? Il faut, dit-elle, m'épouser tout-à-l'heure ou m'écorcher toute vive. Je fus aussi surpris de la première proposition qu'effrayé de la seconde. Elle lut dans mes yeux mon embarras, et, prenant la parole : Ne vous imaginez point, dit-elle, que je me moque ou que je vous propose une chose de laquelle vous puissiez vous repentir. Non, Zirphil, rassurez-vous; je suis une princesse infortunée que la fée a prise en aversion; elle m'a fait moitié femme moitié baleine, pour n'avoir pas voulu épouser son neveu, le roi des merlans, qui est effroyable et encore plus méchant; et elle m'a condamnée à l'état où je suis, jusqu'à ce qu'un prince nommé Zirphil ait rempli une des conditions que je viens de vous proposer. Pour en venir à bout, j'ai fait prendre la forme d'un sanglier à ma dame d'honneur, et c'est elle qui vous a attiré ici; j'ai même à vous dire que vous n'en sortirez point que vous n'ayez rempli mes désirs d'une façon ou d'une autre; je n'en suis pas la maîtresse, et Citronette, que vous voyez avec moi, vous dira que cela ne peut être autrement. Imaginez-vous, madame, dit le prince à la reine, qui l'écoutait attentivement, dans quel état me mit ce dernier discours. Quoique le visage de la princesse Baleine me plût infiniment, que ses grâces et ses malheurs la rendissent

extrêmement touchante, la Baleine me donnait une horreur effroyable; cependant quand je songeais qu'il fallait l'écorcher, j'étais au désespoir. Mais, madame, lui dis-je enfin (car mon silence devenait aussi stupide qu'insultant), n'y aurait-il pas un troisième moyen? Je n'eus pas achevé ce malheureux mot que la princesse Baleine et sa suivante firent des cris et des lamentations à percer la voûte du salon. Ingrat! cruel! tigre! et tout ce qu'il y a de plus farouche et de plus inhumain! me dit-elle, tu veux donc que je sois condamnée au supplice de te voir expirer? Car si tu ne te résous à m'accorder ce que je te demande, tu vas périr, la fée me l'a assuré, et je serai baleine toute ma vie.



«Ses reproches me perçaient le cœur; *elle tirait ses beaux bras hors de l'eau, et joignait des mains charmantes* pour me prier de choisir promptement. Citronette était à mes genoux qu'elle embrassait en criant à me rendre sourd. Mais comment vous épouser, disais-je? quelle sorte de cérémonie faut-il pour cela? Écorchez-moi, me disait-elle tendrement, et ne m'épousez pas, je l'aime autant. Écorchez-la, disait l'autre en criant toujours, et ne vous embarrassez de rien. J'étais dans une perplexité que je ne puis dire, et, quand je rêvais à ce que je devais faire, leurs cris et leurs pleurs redoublaient, et je ne sa-

vais plus que devenir. Enfin après mille et mille combats, *je* relevai les yeux sur la belle Baleine, et j'avoue que j'y trouvai un charme inexprimable. Je me jetai à genoux près de la cuve, *et prenant sa belle main :* Non, divine princesse, lui dis-je, je ne vous écorcherai point, *j'aime mieux vous épouser.*



A ces mots, la joie se répandit sur le visage de la princesse; mais une joie modeste, car elle rougit, et baissant ses beaux yeux : Je n'oublierai jamais, dit-elle, le service que vous me rendez ; j'en suis si pénétrée de reconnaissance, que vous devez tout attendre de moi après cette généreuse résolution. Ne perdez point de temps, criait l'insupportable Citronette, dites-lui vitement ce qu'il faut qu'il fasse. Il suffit, dit la princesse Baleine en rougissant encore, que vous me donniez votre bague et que vous receviez la mienne; voilà ma main, recevez-la pour gage de ma foi. Je n'eus pas fait ce tendre échange et baisé la belle main qu'elle me présentait, que je me retrouvai

sur mon cheval, au milieu de la forêt; et qu'ayant appelé mes gens, ils vinrent à moi, et je revins ici sans pouvoir dire une parole tant j'étais étonné. Depuis, toutes les nuits, je suis transporté, sans savoir comment, dans le beau salon vert, où je passe la nuit auprès d'une personne invisible; elle me parle, et me dit qu'il n'est pas encore temps que je la connaisse..... Ah! mon fils, s'écria la reine, il est donc possible que vous soyez réellement marié! Mais, madame, reprit le prince, quoique j'aime infiniment ma femme, j'aurais sacrifié cette tendresse si j'avais pu sortir d'avec elle sans cela. A ces mots, il sortit une petite voix des poches de la reine, qui dit : Prince Zirphil, il fallait l'écorcher ; mais votre pitié peut-être vous sera fatale.

Le prince, surpris de cette voix, demeura tout interdit. La reine voulut en vain lui cacher la cause de cette aventure; il fouilla promptement dans cette poche, qui était sur le fauteuil auprès du lit, et en tira l'étui que la reine lui prit de la main,



et qu'elle ouvrit. Aussitôt la princesse Camion en sortit, et le prince étonné *se jeta à genoux auprès du lit de la reine* pour

la considérer de plus près. Je vous jure, madame, s'écria-t-il, que voilà la miniature de ma chère Baleine. La reine lui conta alors tout ce qui s'était passé avec la fée Marmotte. Zirphil ne put s'empêcher de témoigner une surprise peu flatteuse pour Camion; mais elle était si bonne que voyant l'affliction de la reine elle lui baisa la main, sur laquelle elle répandit quelques petites larmes. Zirphil fut touché de cette situation, et demanda à Camion la sienne, pour la baiser à son tour; elle la lui donna avec beaucoup de grâce et de dignité, puis elle rentra dans son étui. Après cette tendre scène, la reine se leva pour aller dire au roi tout ce qui s'était passé, et pour prendre des mesures raisonnables contre la colère de la fée.

La nuit suivante, Zirphil, malgré la garde qu'on avait redoublée dans son appartement, fut enlevé à minuit sonnant, et se trouva à l'ordinaire près de son invisible; mais au lieu de s'entendre dire les choses douces et touchantes qu'on avait coutume de lui dire, il entendit qu'on pleurait, et que cette personne s'éloignait de lui. Qu'ai-je donc fait, dit-il enfin, après s'être bien fatigué à courir après, qu'ai-je fait pour que vous me traitiez si mal? Je sais tout, dit la princesse Baleine avec une voix entrecoupée de sanglots. Ingrat! avez-vous oublié la tendresse avec laquelle vous avez baisé la main de la princesse Camion? La tendresse! reprit vivement le prince; eh! divine Baleine, connaissez-vous si peu la mienne, pour l'accu-

ser si légèrement? Si je l'ai regardée avec quelque attention, ce n'est que parce que son visage représente le vôtre, et qu'étant privé du plaisir de vous voir, tout ce qui vous ressemble me plaît extrêmement. Ne vous cachez plus, ma chère princesse, et je n'en regarderai pas une autre. L'invisible sembla se consoler à ces mots, et se rapprochant du prince : Pardonnez-moi, dit-elle, ce petit mouvement de jalousie, j'ai assez de sujets de craindre qu'on me sépare de vous, pour avoir été affligée d'une chose qui semblait commencer à m'annoncer ce malheur. Mais, dit le prince, ne pourrai-je savoir pourquoi il ne vous est pas permis de vous montrer? Car, si je vous ai délivré de la tyrannie de Marmotte, comment est-il possible que vous y soyez encore soumise? Hélas! dit la princesse invisible, si vous aviez choisi de m'écorcher, nous aurions été bien plus heureux ; mais vous avez eu tant d'horreur pour cette proposition, que je n'ai pas osé vous en presser davantage. Par quel hasard, interrompit le prince, Camion est-elle instruite de cette aventure? car elle m'a dit à peu près la même chose? A peine achevait-il de prononcer ces derniers mots, que la princesse Baleine fit un cri épouvantable, et s'élança hors du lit; le prince, surpris, en sortit précipitamment. Mais quel fut son effroi, lorsqu'au milieu de la chambre il aperçut la hideuse Marmotte qui tenait par les cheveux la belle princesse Baleine, qui n'était plus ni baleine, ni invisible. *Il voulut prendre son épée*; mais Baleine,



toute en larmes, le pria de modérer sa colère, parce qu'elle ne servirait de rien contre le pouvoir de la fée ; et l'horrible Marmotte, en grinçant des dents, il en sortit une flamme violette qui lui brûla les poils de la barbe. Prince Zirphil, lui dit-elle, une fée qui te protège contre moi m'empêche d'exterminer, toi, ton père, ta mère, et tout ce qui t'appartient ; mais tu souffriras du moins dans ce qui t'est le plus cher, pour t'être marié sans m'avoir consultée, et tes tourments ne finiront point, ni ceux de ta princesse, que tu ne te sois soumis à mes ordres.

En achevant ces mots, elle disparut ainsi que la princesse, la chambre et le palais, et il se trouva dans son appartement, nu en chemise, et l'épée à la main. Il était si étonné et si outré de colère, qu'il ne pensait pas qu'il gelait de froid ; car on

était alors dans le plus fort de l'hiver. Au bruit qu'il faisait, ses gardes entrèrent dans sa chambre, et le prièrent de se coucher ou de se laisser habiller. Il prit le dernier parti, et passa dans la chambre de la reine, qui, de son côté, avait passé la nuit dans la plus cruelle de toutes les inquiétudes. Elle n'avait pu s'endormir en se couchant, et pour tâcher d'y parvenir, elle avait voulu s'entretenir de ses chagrins avec la petite Camion, mais elle avait eu beau secouer son étui, Camion n'y était plus : elle craignait de l'avoir perdue dans ses jardins, et elle s'était levée après avoir fait allumer des flambeaux pour la chercher, mais inutilement; elle avait absolument disparu, et la reine était venue se recoucher dans un chagrin épouvantable : elle le laissait éclater quand son fils entra. Il était si affligé lui-même qu'il ne s'aperçut point des pleurs de la reine. Elle, de son côté, le voyant tout agité : Ah! sans doute, lui dit-elle, que vous venez m'annoncer quelque chose d'affreux? Oui, madame, reprit le prince; car je viens vous dire que je veux mourir si je ne retrouve ma princesse. Comment! dit la reine, mon fils, aimeriez-vous déjà cette malheureuse princesse? Quoi! votre Camion? dit le prince; hé! madame, pouvez-vous m'en soupçonner? C'est ma chère Baleine qui m'est enlevée; ce n'est que pour elle que je veux vivre, et c'est Marmotte, la cruelle Marmotte, qui me l'a enlevée! Ah! mon fils, dit la reine, je suis bien plus affligée encore que vous; car si

l'on vous ôte votre Baleine, pour moi l'on m'a volé Camion; et depuis hier au soir, elle est disparue de son étui. Ils se contèrent ensemble leurs malheurs communs. On alla informer le roi des cris et du désespoir de la reine, et du chagrin de son fils. Il vint dans l'appartement où cette scène tragique se passait; et comme il avait beaucoup d'esprit, il imagina tout d'un coup de faire afficher Camion, avec une grande récompense pour celui qui la rapporterait. Tout le monde trouva cet expédient merveilleux, et la reine même, malgré sa grande douleur, fut obligée de convenir qu'on ne pouvait jamais imaginer une chose aussi singulière sans avoir un esprit transcendant. On fit des affiches, on les distribua, et la reine se calma par l'espérance d'apprendre bientôt des nouvelles de sa petite princesse. Pour Zirphil, la perte de Camion l'intéressait aussi peu que sa présence; il résolut d'aller chercher une fée qu'on lui avait enseignée : il demanda permission au roi et à la reine, et il partit seul avec un écuyer.

Il y avait bien loin de ce pays-là dans celui où était la fée; mais le temps et les obstacles ne pouvaient point arrêter l'impatience amoureuse du jeune Zirphil. Il passa des campagnes et des royaumes sans nombre. Il ne lui arriva rien de particulier parce qu'il ne le voulut pas; car, étant beau comme l'Amour, et brave comme son épée, les aventures se seraient présentées s'il les avait voulu chercher. Enfin, après un an de

voyage, il arriva au commencement du désert où la fée avait fixé sa demeure; il descendit de cheval, et laissa son écuyer dans une petite cabane, avec ordre de l'attendre, et de ne point s'impatienter. *Il entra dans le désert, qui était effroyable par*



sa solitude: les chouettes seules l'habitaient, et leurs cris n'épouvantèrent point l'ame magnanime de notre prince. Soutenu par son courage et par l'espoir d'y rencontrer cette fée bienfaisante, il n'hésita pas un seul instant, et pénétra dans ce lieu où nul mortel avant lui n'avait porté ses pas.

Un soir, il aperçut de fort loin une lumière qui lui fit croire qu'il approchait de la grotte; car quelle autre qu'une fée eût pu demeurer dans cet horrible désert. Il marcha longtemps pendant la nuit; enfin, au point du jour, il découvrit la fameuse grotte. Il arriva au bas d'un rocher d'une hauteur prodigieuse, qui semblait tout de feu, tant il était brillant: c'était un



escarboucle si gros que la fée était logée très-commodément dedans. Sitôt que le prince approcha, Lumineuse sortit du rocher; *il se prosterna devant elle ;* elle le fit relever; et le fit entrer dans la grotte. Prince, lui dit-elle, une puissance égale à la mienne a balancé le bonheur dont je vous ai doué à votre naissance; mais vous devez tout attendre de mes soins; il faut autant de patience que de courage pour vaincre la méchanceté de Marmotte; je ne puis vous rien dire de plus. Du moins, madame, reprit le prince, faites-moi la grâce de me dire si la belle Baleine n'est point malheureuse, et si je puis espérer de la revoir bientôt. Elle n'est point malheureuse, reprit la fée; mais vous ne pouvez la voir qu'après l'avoir pilée dans le mortier du roi des Merlans. O ciel! s'écria le prince; quoi, madame, elle est en sa puissance, et j'ai à craindre, non seulement l'amour qu'il a pour elle, mais encore l'horreur de la piler par mes mains! Armez-vous de forces, reprit la fée, et ne balancez pas à obéir; de là dépend tout votre bonheur et ce-

lui de votre épouse. Mais elle mourra, si je la pile, dit encore le prince, et j'aimerais mieux mourir moi-même..... Allez, dit la fée, et ne répliquez pas; cháque moment que vous perdez en ajoute à la fureur de Marmotte. Allez chez le roi des Merlans; dites-lui que vous êtes le page que je lui avais promis, et comptez sur ma protection. Ensuite, elle lui fit voir, sur une carte, la route qu'il fallait tenir pour arriver chez le roi des Merlans; puis elle le congédia après lui avoir appris que la bague que Baleine lui avait donnée, lui ferait voir tout ce qu'il avait à faire, quand le roi lui ordonnerait des choses difficiles. Il partit, et après quelques journées de chemin, il arriva dans une prairie que la mer terminait, au bord de laquelle était attaché un petit navire de nacre de perle garni d'or. Il regarda son rubis, et se vit dedans montant dans le navire; il y entra, et après l'avoir détaché, le vent le poussa en pleine mer; et après quelques heures de navigation, *le navire s'arrêta au pied d'un château de cristal de roche*, bâti sur pilotis. Il sauta à bas, et entra dans une cour qui conduisait à un vestibule magnifique, et à des appartements sans nombre, dont toutes les murailles de cristal de roche, gravées admirablement, faisaient le plus bel effet du mon-



de. Des hommes avec des têtes de poissons de toutes les espèces, habitaient le château. Il ne douta pas que ce ne fût la demeure du roi des Merlans; il en frémit de courroux, mais il se contraignit pour demander à un turbot, qui avait l'air du capitaine des gardes, comment il s'y prendrait pour voir le roi des Merlans. *L'homme-turbot* lui fit signe gra-



vement d'avancer, et il entra dans la salle des gardes, où il vit sous les armes mille hommes à la tête de brochet, qui se mirent en haie sur son passage; enfin, il vint jusqu'à la chambre du trône, après avoir percé une foule infinie d'hommes-poissons. Ils ne faisaient pas grand bruit, car ils étaient muets; la plus grande partie avait une tête de merlan. Il en vit plusieurs qui lui parurent les plus considérables par la foule qui les entourait, et par les airs importants qu'ils prenaient avec quelques-uns. Il parvint jusqu'au cabinet du roi, d'où il vit sortir le conseil composé de douze hommes qui avaient des têtes de requin.

Le roi lui-même enfin parut ; il avait, comme les autres, une tête de merlan ; mais il avait des nageoires sur les épaules, et depuis la ceinture en bas, il était véritable merlan. Il parlait, et son vêtement n'était composé que d'une écharpe de peau de dorade qui était assez brillante. Il avait un casque en forme de couronne, sur lequel s'élevait une queue de morue qui faisait le panache. *Quatre merlans le portaient dans un seau de porcelaine du Japon* qui était grand comme une cuve à se baigner :



il était rempli d'eau de mer. Sa plus grande magnificence était de le faire remplir deux fois le jour par les ducs et pairs de sa cour. Cet emploi était extrêmement brigué. Le roi des Merlans était fort grand, et avait plus l'air d'un monstre que d'autre chose. Quand il eut parlé à quelques-uns de ceux qui lui apportaient des placets, il aperçut le prince : Qui êtes-vous, mon

ami? lui dit-il. Par quel hasard un homme vient-il ici? Seigneur, dit Zirphil, je suis le page que la fée Lumineuse vous a promis. Je sais ce que c'est, dit le roi en riant, et en montrant des dents comme celles d'une scie; qu'on le mène dans mon sérail, et qu'on lui amène toutes mes écrevisses. Il faudra que tous les matins il en choisisse dix pour les piler dans un mortier, et m'en faire un bouillon.

On mena Zirphil dans le sérail, et il rêvait sur l'état de ses affaires, lorsqu'il vit ouvrir les portes de sa chambre, et que dix ou douze mille écrevisses entrèrent et se rangèrent sur des lignes droites, ce qui remplit presque son appartement. Il lui vint dans l'esprit qu'il pouvait bien trouver parmi elles la belle et malheureuse Baleine, puisque l'affreuse Marmotte avait ordonné qu'il en pilerait dix tous les matins. Eh! pourquoi les piler, disait-il, sinon pour me faire enrager? N'importe! cherchons-la, s'écria-t-il en se levant, et tâchons au moins de la reconnaître, pour mourir de douleur à ses yeux. Alors il demanda aux écrevisses si elles voulaient bien lui permettre de chercher parmi elles s'il n'y en avait point une de sa connaissance. *Celle qui etait à leur tête monta sur une table* et lui dit : Nous n'en savons rien, seigneur, mais vous pouvez vous en informer jusqu'à l'heure où nous devons retourner au réservoir, car il faut y passer la nuit absolument. Zirphil commença ses perquisitions ; plus il cherchait, moins il découvrait;



il remarqua seulement à quelques paroles qu'il tira de celles qu'il interrogea, qu'elles étaient autant de princesses transformées par la méchanceté de Marmotte. Cela lui donna un chagrin inconcevable, d'être obligé d'en choisir dix pour le bouillon du roi. Le soir venant, elles lui firent apercevoir qu'il fallait rentrer dans le réservoir, et ce ne fut pas sans peine qu'il se résolut à se priver du doux amusement de chercher la princesse. Il n'avait pu, en toute la journée, parler qu'à cent cinquante; mais comme il était du moins sûr qu'elle n'était pas parmi celles-là, il se détermina à en prendre dix dans le nombre, et ayant montré à une *tête de brochet, qui était chef de cuisine*, ce qu'il tenait dans ses mains, on lui apporta un mortier de porphire vert garni d'or, où il mit ses dix écrevisses, et se disposa à les piler. Alors le fond du mortier s'ouvrit, et il en sortit une flamme brillante qui éblouit le prince, et qui rentra en même temps que le fond qui se referma. Il ne vit plus rien, pas même les écrevisses qui étaient disparues; cela l'étonna et lui



causa cependant de la joie, car il était affligé de les piler. Le brochet parut fâché de cette aventure, il en pleura amèrement. Le prince en fut aussi étonné, que du rire des écrevisses ; il ne put en savoir la raison, car la tête du brochet ne parlait point.

Il retourna, fort en peine de son aventure, dans son joli appartement, où il ne trouva plus les écrevisses : elles étaient retournées au réservoir. Le lendemain matin, les écrevisses entrèrent sans Marmotte. Il chercha sa princesse, et ne la trouvant point encore, il choisit dix des plus belles. La même aventure arriva : elles rirent, et le brochet pleura quand elles furent disparues avec les flammes. Trois mois de suite il vit toujours la même chose ; il n'entendit point parler du roi des Merlans, ainsi il ne s'inquiétait que de ne point voir la belle Baleine.

Un soir qu'il revenait des offices chez lui, il traversait les jardins du palais ; en passant proche d'une palissade qui entourait un bosquet charmant, au milieu duquel était une petite fontaine

jaillissante, il entendit parler; cela l'étonna : il croyait tous les habitants de ce royaume aussi muets que ceux qu'il avait vus, il marcha plus doucement, et entendit une voix qui disait : Mais, ma princesse, tant que vous ne vous découvrirez point, votre époux ne vous reconnaîtra jamais. Que veux-tu que j'y fasse? disait l'autre voix, qu'il reconnut pour celle qu'il avait tant de fois entendue; la cruauté de Marmotte m'y oblige, et je ne puis me faire connaître sans risquer ma vie et la sienne; la sage Lumineuse, qui le conduit, lui cache ma figure, afin de nous conserver l'un à l'autre; il faut absolument qu'il me pile, c'est un arrêt irrévocable. Mais pourquoi vous piler? reprit l'autre; jamais vous n'avez voulu me conter votre histoire; Citronette, votre confidente, me l'aurait confiée, si elle n'eût pas été choisie, la semaine passée, pour le bouillon du roi. Hélas! reprit la princesse, cette malheureuse a déjà subi le supplice que j'attends. Je voudrais pouvoir être à sa place; car sûrement elle est maintenant dans sa grotte. Mais, dit l'autre voix, puisqu'il fait une si belle nuit, dites-moi pourquoi vous êtes soumise à la vengeance de Marmotte? Je vous ai déjà dit qui je suis, et je brûle d'impatience de vous connaître davantage. Quoique cela renouvelle mes douleurs, reprit la princesse, je ne puis refuser de vous satisfaire; aussi bien c'est parler de Zirphil, et je me livre avec joie à tout ce qui peut me le rappeler.

On juge aisément du plaisir que sentit le prince dans cet

heureux moment : il se glissa doucement dans le bosquet ; et comme il faisait fort obscur, il ne voyait rien : il écouta donc de toutes ses oreilles, et voici mot pour mot ce qu'il entendit.

Mon père était roi d'un pays voisin du mont Caucase, il régnait le mieux qu'il pouvait sur un peuple d'une méchanceté incroyable : c'étaient des révoltes perpétuelles ; souvent les fenêtres de son palais avaient été fracassées par les pierres qu'on lui jetait. La reine, ma mère, qui avait beaucoup d'esprit, lui composait des harangues pour apaiser les séditions ; mais quand une avait réussi un jour, le lendemain c'était un nouveau train. Les juges étaient las de condamner à mort et les bourreaux de pendre ; enfin cela vint à un point si violent, que, voyant que toutes nos provinces mêmes se réunissaient contre nous, mon père résolut de s'en aller à la campagne pour ne plus voir des choses si désagréables. Il mena la reine avec lui, et laissa le royaume à gouverner à un de ses ministres, qui était fort sage, et moins poltron que le roi mon père. Ma mère était grosse de moi, ainsi elle arriva avec peine au bas du mont Caucase, où mon père avait choisi son habitation. Nos méchants sujets firent des feux de joie à leur départ, et le lendemain ils étranglèrent notre ministre, disant qu'il voulait faire l'entendu, et qu'ils aimaient encore mieux leur roi. Mon père ne fut point touché de leur préférence, et resta caché dans sa petite maison, où bientôt je vis le jour.

On me nomma Camion, parce que j'étais fort petite; d'ailleurs le roi et la reine, bien las d'honneurs qui leur avaient coûté si cher, voulant me cacher ma naissance, m'élevèrent comme une bergère. Au bout de dix ans, qui leur avaient paru dix minutes, tant ils étaient contents de leur retraite, les fées qui habitent le Caucase, indignées de la méchanceté des gens qui peuplaient notre royaume, résolurent d'y mettre ordre.

Un jour que j'étais avec mes moutons dans la prairie qui joignait notre jardin, deux vieilles bergères m'accostèrent, et me prièrent de leur donner retraite pour la nuit; elles avaient l'air si abattues et si tristes, que mon âme s'en émut de compassion. Venez, leur dis-je; mon père, qui est pasteur, voudra bien vous recevoir. Je courus à la cabane pour l'avertir de leur arrivée; il vint au-devant d'elles, et les reçut avec beaucoup de bonté, ainsi que la reine ma mère. Je fis alors rentrer mes brebis, et je leur tirai du lait pour nos hôtesses. Pendant ce temps, mon père leur apprêta un bon petit souper, et la reine, qui, comme je vous l'ai déjà dit, avait bien de l'esprit, les entretenait à merveille.

J'avais un petit agneau que j'aimais à la folie; mon père m'appela pour le lui donner, afin de le mettre à la broche. Je n'étais pas accoutumée à résister à ses volontés, ainsi je le lui portai; mais j'en étais si affligée, que j'allai pleurer auprès de ma mère, qui, de son côté, était si occupée à parler à ces bon-

nes femmes, qu'elle n'y prit pas garde. Qu'a donc la petite Camion, dit une d'elles, qui me vit en larmes? Hélas! madame,



lui dis-je, c'est mon père qui vous fait rôtir mon petit agneau. Comment? dit celle qui n'avait rien dit encore, c'est pour nous qu'on fait ce mal à la jolie Camion! Alors se levant, et donnant un coup de baguette, il sortit à l'instant de dessous terre une table magnifiquement servie, et les deux vieilles bergères devinrent deux dames si belles et si éclatantes de pierreries, que j'en restai tout immobile.

Mon père et ma mère étaient occupés à servir les fées, car vous vous doutez bien que c'en étaient deux. *Elles relevèrent le roi et la reine qui s'étaient prosternés*. Roi et reine, dit celle qui paraissait la plus majestueuse, nous vous connaissons depuis longtemps, et votre malheur nous a fait pitié. Ne croyez pas que les grandeurs dispensent des maux attachés à la vie humaine, vous devez connaître par expérience que plus le rang



est élevé, et plus on en éprouve de sensibles : votre patience et votre vertu vous ont mis au-dessus de vos malheurs ; il est temps de vous en donner la récompense. Je suis la fée Lumineuse, et je viens vous demander ce qui pourrait convenir à vos majestés : parlez, et ne craignez point de mettre notre pouvoir à l'épreuve ; consultez-vous ensemble, vos souhaits seront accomplis ; mais surtout ne parlez point de Camion, sa destinée est à part : la fée Marmotte, jalouse de ce qu'elle lui promet de brillant, l'a obscurcie pour quelque temps ; mais elle sentira mieux son bonheur, quand elle aura connu les malheurs de la vie ; nous la protégerons en les adoucissant. Voilà ce qu'il nous est permis de vous dire. Parlez, après cela, nous pouvons tout pour vous.

Les fées se turent après cette harangue. La reine se tourna vers le roi pour lui dire de répondre, car elle pleurait d'ap-

prendre que j'étais destinée à être malheureuse; mais mon père n'était pas plus en état qu'elle de parler; il faisait des cris pitoyables, et moi, les voyant pleurer, je quittai mon mouton pour venir pleurer avec eux.

Ces bonnes fées, attendries par la douleur extrême qui régnait dans la famille royale, se parlèrent un peu tout bas; puis Lumineuse, qui avait déja porté la parole, dit à la reine : Consolez-vous, madame, les malheurs dont on menace Camion ne seront pas si grands qu'ils ne puissent finir heureusement; car au moment que l'époux que nous lui destinons aura obéi à ce que la destinée lui ordonnera, elle sera heureuse avec lui pour jamais, et la malignité de notre sœur ne pourra rien ni sur elle ni sur lui : c'est un prince digne d'elle que nous lui donnerons; et tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il faut absolument que vous descendiez tous les matins votre fille dans le puits, et qu'elle s'y baigne pendant une demi-heure. Si vous observez exactement cette règle, peut-être évitera-t-elle les maux dont elle est menacée, c'est à douze ans que se doit accomplir cette destinée : si elle va jusqu'à treize sans en ressentir l'effet, il n'y aura plus rien à craindre : voilà pour ce qui la regarde. Pour vous, désirez, et nous pouvons accomplir vos souhaits.

Le roi et la reine se regardèrent, et, après un peu de silence, le roi demanda de devenir statue jusqu'après mes treize ans ac-

complis, et la reine borna ses souhaits à demander que le puits où je devais être baignée fût toujours convenable à la saison. Les fées, charmées de cet excès de tendresse, ajoutèrent que l'eau serait de fleur d'orange, et que le roi, toutes et quantes fois que la reine lui jetterait de cette eau, reprendrait sa forme naturelle, et redeviendrait statue quand il le voudrait. Ensuite elles prirent congé de nous après avoir loué le roi et la reine de leur modération.

Elles disparurent, et je sentis du chagrin pour la première fois de ma vie, en voyant le roi, mon père, devenir une grande statue de marbre noir. La reine fondait en larmes, et moi aussi; mais enfin, comme tout cesse, je cessai de pleurer, et ne m'occupai plus qu'à consoler ma mère, parce que je me sentis toute pleine de raison, et capable de sentiments. La reine passait sa vie aux pieds de la statue; et moi, après m'être baignée, comme on me l'avait ordonné, j'allais chercher du lait de nos brebis, et nous en mangions pour nous soutenir, car la reine n'avait pas la force de vouloir autre chose, et ce n'était que par amitié pour moi qu'elle voulait bien conserver une vie qui lui semblait si amère. Hélas! ma fille, ma fille, me disait-elle quelquefois, de quoi nous ont servi nos grandeurs et notre élévation? car elle ne me cachait plus ma naissance; ne fallait-il pas plutôt naître dans un rang plus bas, puisque la couronne entraîne des chagrins si grands? la seule vertu, ma chère Camion,

me les fait supporter ; ma tendresse pour vous y aide encor mais il est des moments où mon âme semble vouloir se sépar de moi, et j'avoue que je sens de la douceur à imaginer que puis mourir.

On me baignait donc tous les jours, et ma mère s'ennuya fort de voir toujours le roi une statue inanimée; elle n'osa cependant le rappeler à la vie, craignant de lui donner la dou leur d'être témoin de ce qui devait m'arriver : les fées ne l'ayai point spécifié, nous en étions dans une inquiétude mortelle. L reine surtout, qui se figurait des choses effroyables, parce q son idée ayant un vaste champ pour s'étendre, ne mettait poi de bornes à sa crainte ; car pour moi, je m'en embarrassais a sez peu, tant il est vrai que la jeunesse est le seul temps o nous jouissions du présent.

Ma mère me disait sans cesse, qu'elle avait envie de fai revivre le roi ; j'en étais d'avis aussi; enfin, au bout de si mois, voyant que le bain de la fée m'avait fort embellie, et orn mon esprit qui se formait de jour en jour, elle résolut de s satisfaire, pour au moins, disait-elle, donner au roi le plais de me voir; ainsi elle m'ordonna de lui apporter de l'eau d puits. Effectivement, après le bain, je remontai un vase plei de cette eau merveilleuse, et la statue n'en fut pas plutôt ar rosée, que mon père devint homme. La reine se jeta à ses pied pour lui demander pardon d'avoir troublé son repos. *Il la re*

leva, en l'embrassant tendrement, la paix fut bientôt faite ; elle me présenta à lui.



Le roi fut enchanté de moi, me fit mille caresses, et demanda à la reine si elle ne savait aucunes nouvelles. Hélas ! dit-elle, qui dans ce désert peut m'en venir dire? Hé bien, dit le roi, je vais vous en dire, moi; car ne croyez pas que j'aie toujours dormi. Les fées qui veillent pour nous, m'ont fait voir mes sujets punis : de tout mon royaume, elles ont fait un vaste étang, et tous les habitants sont autant d'hommes-poissons. Un neveu de la fée Marmotte, qu'elles ont établi pour roi,

les persécute avec une cruauté sans égale; il les mange pour la moindre faute, et au bout d'un temps qui m'est inconnu, il viendra un prince qui sera roi à sa place; et c'est dans ce grand royaume, qui sera rétabli, que Camion doit trouver tout son bonheur. Voilà tout ce que j'en sais : ce n'est pas avoir mal passé son temps, dit-il en riant, que d'avoir su ces choses-là.

Nous passâmes quelque temps le plus heureusement du monde. Le roi et la reine cependant étaient un peu tristes, quand ils songeaient que j'approchais de treize ans. Comme la reine me baignait avec grand soin, elle espérait que la prédiction n'aurait point lieu; mais qui est-ce qui peut se vanter d'aller contre la destinée? Un matin que la reine était déjà levée, et qu'elle cueillait des fleurs pour parer notre cabane, parce



que le roi les aimait beaucoup, elle vit sortir de dessous une plante de tubéreuse, *une vilaine bête faite à peu près comme*

une marmotte; cette bête se jeta sur elle, et lui mordit le nez; elle s'évanouit par la douleur que cette morsure lui causa, et mon père, au bout d'une heure, ne la voyant pas revenir, la vint chercher, Jugez de son étonement de la voir presque morte et tout en sang! il fit des cris affreux; j'allai à son secours, et nous rapportâmes tous deux la reine encore évanouie que nous mîmes au lit, et qui fut encore deux heures sans revenir. Enfin elle commença à donner quelques signes de vie, et nous eûmes le plaisir de la revoir un moment après en bonne santé, hors la douleur de sa blessure qui la faisait beaucoup souffrir. Elle demanda d'abord si j'avais été me baigner; mais nous avions été si occupés, que je l'avais oublié. Elle en fut bien alarmée; voyant qu'il n'en était point encore arrivé d'accident, elle se rassura, et nous raconta son aventure qui nous surprit infiniment.

Cependant la journée se passa sans autre chagrin; le roi avait pris un fusil, et avait cherché partout la maudite bête, sans la trouver. Le lendemain, au lever de l'aurore, la reine s'éveilla et vint me chercher pour réparer la faute de la veille; elle me descendit dans le puits comme à l'ordinaire, mais, hélas! jour fatal et trop malheureux! à ce même instant, le ciel, quoique serein fit entendre un tonnerre effroyable, l'air s'alluma, et d'un nuage embrasé il sortit une flèche de feu qui tomba dans le puits; ma mère, par frayeur, lâcha la corde qui me te-

nait, et je tombai au fond sans autre mal que de sentir que la moitié de mon corps n'était qu'un poisson énorme qu'on nomme baleine. Je nageai pendant un peu de temps, et j'appelai la reine de toutes mes forces. Elle ne répondit point; je m'en affligeais et pleurais amèrement, tant sa perte que ma métamorphose, lorsque je sentis qu'un pouvoir inconnu me forçait à descendre au fond de l'eau; et que, l'ayant touché, j'entrai dans une grotte de cristal, où je trouvai une espèce de nymphe assez vilaine, tant elle avait l'air d'une grenouille d'une grosseur excessive. Cependant elle sourit à mon approche, et me dit : Camion, je suis la nymphe du puits sans fond; je m'appelle Citronnette; j'ai ordre de te recevoir et de te faire accomplir la pénitence qui t'est destinée pour avoir manqué de te baigner : suis-moi et ne raisonne pas. Elle me prit par la queue, et me tira, non sans souffrance, dans un salon de marbre vert qui était proche de sa grotte, et elle me mit dans une cuve d'or pleine d'eau, où je commençai à reprendre mes esprits. La bonne nymphe en parut ravie. Je me mis à lui conter les événements de ma vie; ensuite je lui demandai ce qu'étaient devenus le roi et la reine.

Elle allait me répondre lorsqu'une marmotte effroyable, grande comme une personne, entra dans le salon, et me glaça d'horreur. Elle marchait sur les pieds de derrière, et s'appuyait sur une baguette d'or qui lui donnait assez de

grâce. Elle s'approcha de la cuve où j'aurais voulu pouvoir me noyer, tant j'étais effrayée, et levant cette baguette dont elle me toucha : Camion, me dit-elle, tu es en ma puissance, et rien ne peut t'en retirer que ton obéissance et celle de l'époux que mes sœurs t'ont destiné. Écoute-moi et perds cette frayeur qui ne sied pas à un grand courage. Dès ton enfance, je voulus prendre soin de toi et te marier à mon neveu, le roi des Merlans ; Lumineuse et deux ou trois autres de mes sœurs s'étaient déjà emparées de ce droit ; j'en fus fâchée, et j'en fis tomber ma mauvaise humeur sur toi ; ne pouvant rien sur elles, je résolus donc de te punir de leur entêtement, et je te douai d'être baleine au moins la moitié de ta vie. Mes sœurs crièrent tant à l'injustice, que je diminuai ma vengeance des trois quarts et demi ; mais je me réservai, pour ma complaisance, de te faire épouser mon neveu. Lumineuse, qui est impérieuse, et malheureusement au-dessus de moi, ne voulut pas entendre à cet accommodement, parce qu'elle t'avait destinée avant moi à un prince qu'elle protége. Il fallut donc encore en passer à son avis, malgré mon ressentiment ; tout ce que j'en pus obtenir, c'est que le premier qui te délivrerait de mes pattes, serait ton époux. Voilà leur portrait, interrompit-elle, en me montrant effectivement deux boîtes d'or : tu les connaîtras à cela ; mais si l'un des deux vient pour te délivrer, il faut qu'il te donne la foi de mariage dans la cuve, et

que, pour en sortir, il écorche une à une tes écailles de baleine ; sans cela tu resteras toujours poisson. Mon neveu ne s'en inquiétera pas : mais pour le protégé de Lumineuse, il trouvera cela fort vilain, car il m'a l'air d'être un petit monsieur bien délicat. Emploie donc ton adresse pour te faire écorcher ; et après cela tu ne seras plus malheureuse, si c'est l'être que d'être une belle baleine bien grosse et bien nourrie, et d'avoir de l'eau jusqu'au cou.

A ces mots que je laissai sans réplique, je demeurai très-affligée, tant de mon état présent que de l'écorcherie où je devais passer.

Marmotte disparut en nous laissant les deux boîtes à portrait. Je pleurais mes chagrins et ma situation sans songer à les regarder, lorsque la bonne et pitoyable Citronnette me dit : Allons, il ne faut pas s'affliger des maux auxquels on ne peut remédier. Dissipons-nous en regardant ces portraits. En achevant ces mots, elle ouvrit la première boîte, et me la montrant, nous fîmes toutes deux des cris de Mélusine en voyant une vilaine tête de merlan peinte cependant avec tout l'avantage qu'on avait pu lui donner ; mais malgré cela, de mémoire d'homme on n'a jamais rien vu de si laid. Otez-moi cet objet, lui dis-je, je ne puis en soutenir la vue davantage. J'aimerais mieux être baleine toute ma vie que d'épouser l'horrible merlan. Elle ne me donna pas le temps d'achever mes

imprécations contre ce monstre. Voyez, dit-elle, ce jeune mignon; oh! pour celui-là, il peut nous écorcher à son plaisir, nous n'en serons pas si fâchées! Je regardai vitement si ce qu'elle disait était vrai, je n'en fus que trop tôt convaincue. *Une physionomie noble et charmante se présenta à mes regards*; des yeux tendres et fins embellissaient ce visage plein de douceur et de majesté.



Je regardais donc cette jolie figure avec un plaisir dont je ne m'apercevais pas. Citronnette le remarqua la première. En bonne foi! s'écria-t-elle, voilà celui que nous choisissons. Je réveillais cent fois par nuit la complaisante Citronnette, pour lui parler de mon prince; elle m'avait appris son nom, et me disait qu'il chassait presque tous les jours dans la forêt au-dessous de laquelle j'étais enterrée. Elle me proposait d'essayer de l'attirer dans notre demeure; mais je ne voulais pas y consentir quoique j'en mourusse d'envie.

Un jour que j'étais encore plus triste qu'à l'ordinaire, car l'amour a cela de propre, qu'il porte assez les âmes douces à la tristesse, je vis entrer l'affreuse Marmotte avec deux personnes que je ne reconnus point d'abord. J'allai me mettre dans la tête que c'était son malheureux neveu qu'elle m'amenait; je fis des cris affreux. Elles s'approchèrent de moi promptement. Mais quand on l'écorchera, dit la vilaine Marmotte, elle ne criera pas plus fort : voyez un peu qu'on lui fait grand mal! Mon Dieu! ma sœur, dit une de ces personnes qui étaient venues avec elle, et que je reconnus avec joie pour être celles que j'avais vues autrefois dans notre hameau, laissez vos termes d'écorcher, et disons à Camion ce que nous avons à lui dire. Volontiers, dit Marmotte, mais c'est aux conditions que vous savez.

La bonne fée, sans l'écouter ni lui répondre, m'adressa alors la parole : Camion, me dit-elle, nous sommes trop peinées de votre état, pour ne pas songer à y remédier, d'autant plus que vous ne l'avez pas mérité; mes sœurs et moi avons résolu de l'adoucir de tout notre pouvoir. Voici donc ce que nous avons imaginé. Vous allez être présentée à la cour du prince que je vous ai destiné dès l'enfance; mais ma chère enfant, vous n'y paraîtrez point telle que vous êtes, et il vous est ordonné de revenir trois fois la semaine vous replonger la nuit dans votre cuve : car jusqu'à ce que vous soyez mariée..... Et

écorchée, interrompit en riant comme une perdue la vilaine Marmotte. La bonne fée se tourna vers elle en haussant les épaules, et reprit tout de suite : et jusqu'à ce que vous soyez mariée, vous serez baleine ici. Le reste nous ne pouvons vous le dire, vous serez instruite à mesure. Mais, surtout, gardez votre secret; car, s'il vous échappe un mot qui tende à le découvrir, ni moi ni mes sœurs ne pouvons rien faire pour vous, et vous serez livrée à ma sœur Marmotte. C'est où je l'attends, dit cette méchante fée, et je la vois déjà en ma puissance; car un secret gardé par une fille est un phénomène.

C'est son affaire, dit Lumineuse (car c'était elle qui m'avait déjà parlé). Au reste, ma fille, me dit-elle, vous allez devenir une petite poupée d'émail pensante et parlante; nous vous conserverons tous vos traits, et je vous donne huit jours pour examiner si ce que je vous dis vous convient.

Je n'avais plus qu'un jour à attendre les fées; et Citronnette était en sanglier dans la forêt pour me donner des nouvelles de Zirphil; car on me l'avait nommé, lorsque je la vis revenir suivie de ce trop aimable prince. Je ne puis vous peindre ma joie et mon étonnement; il n'y a point de termes propres pour vous les exprimer. Mais ce qui me transporta le plus, c'est que ce prince charmant parut enchanté de moi; je crus du moins le lire dans ses yeux. Citronnette, plus attentive à mon bonheur qu'à respecter notre extase, nous en tira, en le priant de

m'écorcher ou de m'épouser. Alors revenant à moi, et sentant le danger de ma situation, je me joignis à elle, et par nos cris et par nos larmes, il se résolut de me donner sa foi; je ne l'eus pas acceptée qu'il disparut sans savoir comment, et je me trouvai dans ma forme ordinaire, couchée dans un bon lit. Il n'était plus question d'être baleine, mais j'étais toujours dans les entrailles de la terre, dans le salon vert, et Citronnette avait perdu la puissance d'en sortir et de se transformer.

J'attendais les fées avec un tremblement effroyable. Marmotte parut avec le jour, et je ne vis point Lumineuse ni sa compagne; elle n'avait point l'air plus irrité qu'à l'ordinaire. Elle me toucha de sa baguette, sans me parler, *je devins une petite pou-*



pée charmante qu'elle mit dans son étui à curedents, et elle se

transporta chez la reine, mère de mon époux. Elle me donna à elle, avec ordre de me faire épouser son fils, ou de s'attendre à tous les maux qu'elle était capable de lui faire, et lui dit que j'étais sa filleule, et que je me nommais la princesse Camion. Je pris effectivement beaucoup d'amitié pour ma belle-mère; je la trouvais charmante de vouloir bien être la mère de ce Zirphil que j'adorais, et mes caresses obtinrent les siennes. J'étais transportée toutes les nuits dans le salon vert, avec mon époux. Je ne savais pourquoi on me défendait de lui dire mon secret, puisque j'étais mariée; mais je le gardais, malgré l'impatience où il était de l'apprendre.

Vous allez voir, dit en soupirant cette personne qui parlait, comme on ne peut éviter son destin. Mais cependant, interrompit-elle, il commence à faire jour, et je sens que je suis toute fatiguée d'être hors de l'eau; reprenons le chemin du réservoir, et demain à pareille heure, si nous ne sommes pas choisies pour le bouillon de l'indigne roi des Merlans, nous reprendrons le fil de l'histoire; allons.

Zirphil n'entendit plus rien, et reprit lui-même le chemin de son salon, bien affligé de n'avoir pas appris à sa princesse qu'il était si proche d'elle, mais la crainte d'augmenter encore ses malheurs par son indiscrétion, le consola de ne l'avoir pas hasardée; cependant la douleur de la voir prête à périr par ses mains le fit résoudre à parcourir encore les écrevisses pour savoir leur histoire.

Le prince Zirphil vint se coucher; mais ce ne fut pas pour dormir : il ne put fermer l'œil de la nuit. Avoir retrouvé sa princesse, la voir écrevisse et prête à être sacrifiée au bouillon du roi des Merlans, lui semblait un supplice plus affreux encore que la mort à laquelle il croyait qu'elle était réservée. Il soupirait et s'agitait cruellement, lorsqu'un grand bruit se fit entendre dans le jardin. Il ne l'entendit d'abord que confusément, mais en écoutant bien, il distingua des flûtes et des conques marines. Il se leva et regarda par la fenêtre; alors il vit le roi des Merlans, accompagné des douze requins qui composaient le conseil, qui s'avançait vers son pavillon; il alla promptement ouvrir la porte, et cette troupe y étant entrée, le roi dans sa cuve fit d'abord puiser de l'eau de la mer par les pairs du royaume qui le portaient, et après s'être un peu reposé et fait prendre place au conseil, il adressa la parole au jeune prince : Qui que vous soyez, dit-il, vous avez apparemment résolu de me faire mourir de faim, car vous m'envoyez tous les jours un bouillon que je ne peux pas avaler; Qu'on aille à ma cuisine, et qu'on apporte le mortier des écrevisses, je veux en régaler le conseil. Aussitôt une tête de brochet alla chercher ce que le roi demandait; et, pendant ce temps, les douze requins prirent un grand filet qu'ils jetèrent dans le réservoir par la fenêtre, et en rapportèrent trois ou quatre mille écrevisses.

Pendant cet intervalle que le conseil employa à pêcher, et

la tête de brochet à aller chercher le mortier du roi, Zirphil réfléchit, et sentit que l'instant de sa vie le plus critique approchait, et qu'il allait absolument décider de son bonheur ou de son malheur ; il s'arma d'une résolution à toute épreuve, et se mit en devoir d'obéir au roi. Le conseil apporta les écrevisses en cérémonie, et le prince les voulut piler; mais il arriva la même chose à celles-là que ce qui était arrivé aux précédentes dans les offices : le fond du mortier s'ouvrit, et la flamme les dévora. Le roi et ses maudits requins s'amusèrent longtemps de ce spectacle, et ne s'ennuyaient point de remplir le mortier. Enfin, il n'en restait plus qu'une des quatre mille : *elle était belle et grosse à ravir.* Le roi ordonna qu'on essayât de l'écailler pour voir s'il en pourrait manger quelques-unes : on la donna à Zirphil pour essayer; il était tout tremblant de ce nouveau supplice ; mais il le fut bien davantage quand il vit cette pauvre écrevisse qui joignait ses deux pattes, et, les yeux pleins de larmes, qui lui dit : Hélas! Zirphil, que vous ai-je fait pour vouloir me faire tant de mal? Le prince ému par ces mots, et le cœur percé de douleur, la regardait tristement; enfin, il prit sur lui de prier le roi de vouloir bien qu'on la pilât. Le roi, jaloux de son autorité, et entier dans ses résolutions, s'enflamma de colère à cette hum-



ble prière, et menaça Zirphil de le piler lui-même s'il ne l'écaillait. Le pauvre prince la reprit des mains d'un des requins à qui il l'avait confiée, et, avec un petit couteau qu'on lui donna, il l'approcha de l'écrevisse tout tremblant, et donna du couteau dans les écailles avec tant de force que l'écrevisse cria douloureusement; il détournait ses yeux des siens, et ne pouvait s'empêcher de pleurer. Enfin, il continua; mais, à son grand étonnement, il ne l'eut pas achevée de dépouiller qu'il vit dans ses mains la vilaine Marmotte qui sauta par terre en faisant des éclats de rire si bruyants et si désagréables, en se moquant de Zirphil, que cela l'empêcha de se trouver mal; car il était près de tomber en foiblesse.

Le roi étonné cria : Comment! c'est ma tante. Eh! vraiment, c'est elle-même, dit cette persécutante bête. Mais, mon cher Merlan, je viens vous apprendre une terrible nouvelle. Merlan pâlit à ces mots, et le conseil prit un air de contentement qui acheva de déconcerter le roi et son épouvantable tante. C'en est fait, mon cher mignon, continua Marmotte, vous allez retourner dans votre humide royaume; car ce petit étourdi que vous voyez s'est mêlé d'avoir une constance à toute épreuve, et il a triomphé de toutes les embûches que je lui avais dressées pour l'empêcher de vous enlever la princesse que je vous avais destinée. A ces mots, le roi des Merlans tomba dans un excès de fureur qui ne se peut exprimer; il fit des extravagan-

ces qui montraient bien qu'il avait les passions vives. Marmotte voulut envain le calmer; ni prières, ni menaces n'y firent rien; il cassa sa cuve en mille pièces, et demeurant à sec il s'évanouit. Marmotte, outrée de colère, se tourna vers Zirphil, qui était demeuré tranquille spectateur de cette tragique scène, et lui dit : Tu as vaincu, Zirphil, par la puissance d'une fée à laquelle j'obéis; mais tu n'es pas encore au bout de tes peines; tu ne peux être heureux qu'après m'avoir remis en main propre l'étui qui renfermait la maudite Camion; Lumineuse même en est d'accord, et j'ai obtenu d'elle que tu souffriras encore tout ce temps-là. A ces mots, elle chargea le roi des Merlans sur ses épaules, et le précipita dans le réservoir avec les requins, le palais et tous ses habitants. Zirphil se trouva seul au pied d'une grande montagne, dans un pays aussi aride que désert, sans trouver aucune vestige d'une habitation, ni même du grand réservoir : tout avait disparu en même temps. Le prince fut encore plus affligé qu'étonné d'un événement si extraordinaire; il était familiarisé avec les prodiges, il n'était sensible qu'au chagrin que lui causait la persécution de la fée Marmotte. Je ne puis douter, disait-il, que j'aie pilé ma princesse, oui, je l'ai pilée, et je n'en suis pas plus heureux. Ah! barbare Marmotte! et vous, Lumineuse, vous me laissez sans secours, après vous avoir obéi aux dépens de tout ce qui en peut coûter à un cœur aussi sensible que le mien. Sa douleur,

et le peu de repos qu'il avait pris depuis la nuit d'avant qu'il avait passée dans le labyrinthe, le jetèrent dans une faiblesse où vraisemblablement il aurait péri, s'il n'eût eu assez de courage pour désirer de vivre.

Après avoir longtemps marché, il arriva au bord d'un puits qui était taillé dans le roc, il s'assit auprès pour se délasser, et se mit à crier, comme il avait coutume : Lumineuse! ne pourrai-je donc vous trouver? A la dernière fois qu'il prononça ces paroles, il entendit une voix qui sortait du puits, qui disait : Si c'est là Zirphil, qu'il me parle. La joie qu'il eut d'entendre cette voix, fut encore moindre que celle qu'il ressentit de croire la reconnaître. Il s'élança vers le bord, et dit : Oui, je suis Zirphil; mais vous, n'êtes-vous point Citronnette? Oui, dit-elle. A ces mots, elle sortit du puits et vint embrasser le prince. On ne peut exprimer le plaisir que lui donna cette vue; il accabla la nymphe de questions sur elle et sur la princesse; enfin, après l'enthousiasme du premier moment, ils se parlèrent plus raisonnablement.

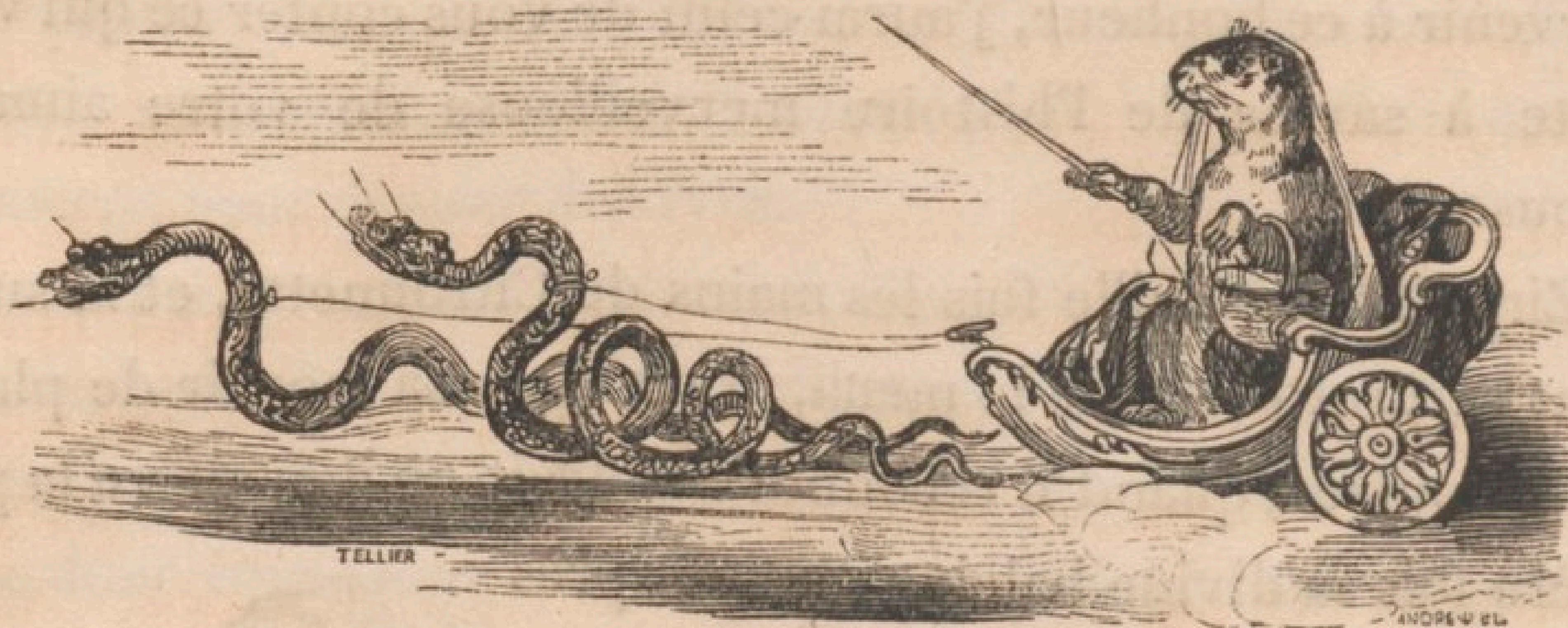
Je vais donc vous apprendre, dit-elle, tout ce que vous ignorez; car depuis que vous nous avez pilées, nous jouissons d'un bonheur qui n'est troublé que par votre absence, et je vous attendais ici, de la part de la fée Lumineuse, pour vous instruire de ce qui vous reste à faire pour devenir possesseur, sans trouble et sans crainte, d'une princesse qui vous aime autant que

vous l'aimez : mais comme il faut encore quelque temps pour parvenir à ce bonheur, j'aurai celui de vous conter ce qui vous reste à savoir de l'histoire merveilleuse de votre aimable épouse.

Zirphil baisa mille fois les mains de Citronnette, et la suivit dans sa grotte où elle le mena, et où il pensa mourir de plaisir et de douleur, quand il reconnut l'endroit où il avait vu la première fois sa divine baleine. Enfin, après s'être assis, *et avoir pris un repas qui sortit de sa bague*, il pria la bonne Citronnette de vouloir bien reprendre où la princesse avait coupé sa narration. Comme c'est ici, dit-elle, que Lumineuse doit venir vous chercher, vous allez, en l'attendant apprendre tout ce que vous voulez savoir ; car il est inutile que vous alliez courir après elle. La fée Marmotte n'ignorait pas votre mariage ; elle avait transformé notre amie en poupée d'émail, croyant que vous vous rebuteriez de sa figure. Lumineuse conduisait elle-même cette affaire, sachant que rien ne vous ôterait la princesse, si vous l'épousiez, ou si vous détruisiez son enchantement en l'écorchant. Vous l'épousâtes, et vous savez tout ce qui s'est passé depuis. La dernière fois que vous la vîtes, la princesse et moi, nous fûmes changées en écrevisses et mises dans un petit panier de jonc que la fée mit à son bras, puis mon-



tant sur un char tiré par deux couleuvres, nous arrivâmes au



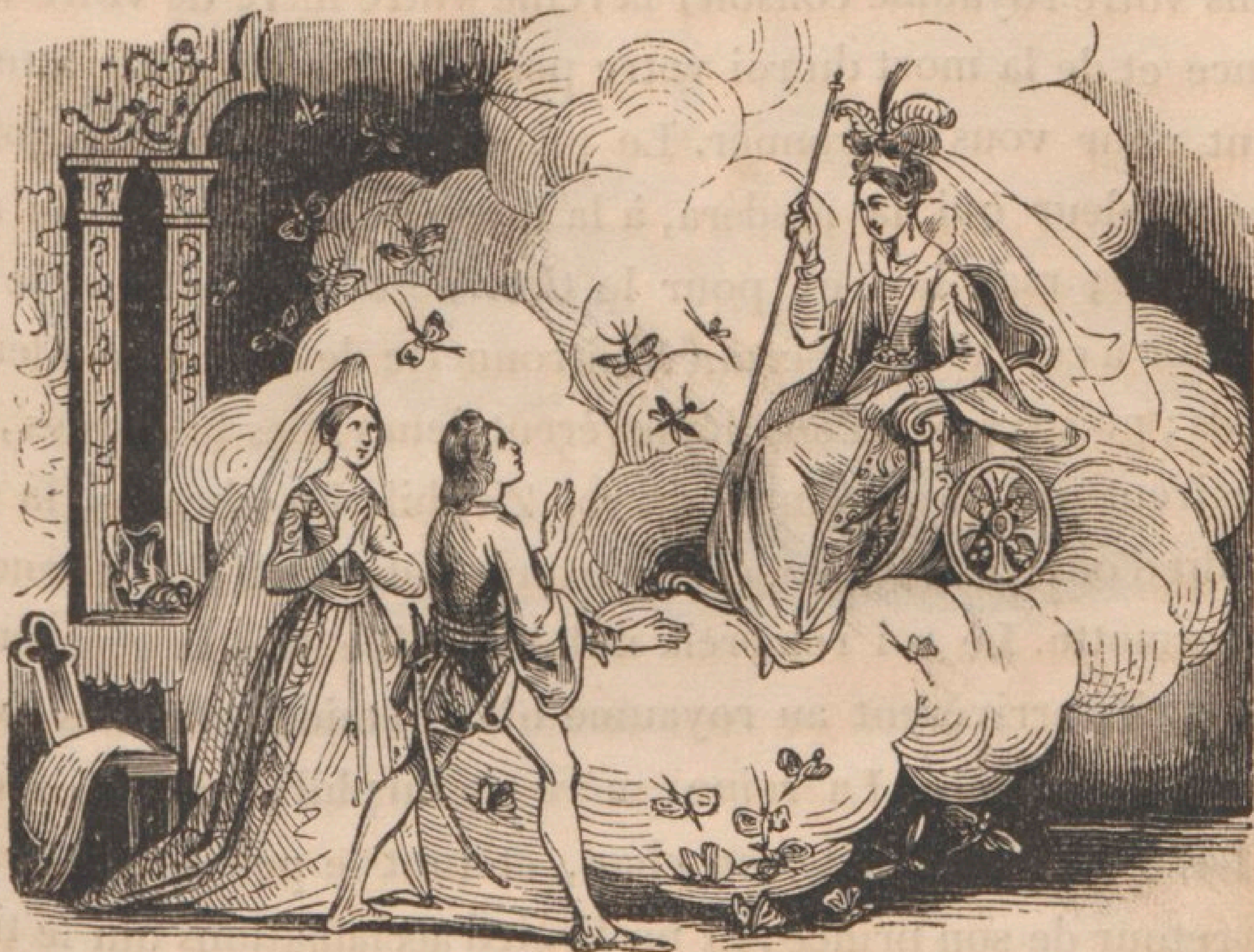
palais du roi des Merlans. Ce palais était celui du roi, père de la princesse; la ville, changée en lac, faisait ce réservoir où nous avons tant habité depuis, et tous les hommes-poissons que vous avez vus étaient les méchants sujets de ce bon roi. Il demanda à être le gardien des offices et du mortier de Merlan. Aussitôt la fée lui donna un coup de baguette, et il devint tête de brochet, tel que vous l'avez vu dans sa fonction; et vous ne devez plus être surpris de l'avoir toujours vu pleurer amèrement quand vous apportiez les écrevisses pour les piler; car comme il savait que sa fille devait subir ce supplice, il croyait toujours que c'était elle que vous apportiez, et ce malheureux prince n'avait pas un instant de repos, parce que sa fille n'avait rien qui pût la faire reconnaître. Pour la reine, elle demanda à être changée en écrevisse, afin d'être avec la princesse; cela fut exécuté. A notre égard, en arrivant chez Merlan, la fée nous présenta à lui; et lui ordonna de se faire un bouillon d'écre-

visses tous les jours. Nous fûmes jetées dans le réservoir après cet ordre.

Vous arrivâtes enfin : on nous présenta à vous ; mais il nous était défendu de nous faire connaître avant que vous nous interrogeassiez, et nous n'osions enfreindre cette loi, tant nous étions ennuyées d'en subir la rigueur pour des bagatelles. Nous fûmes prises par votre choix un matin, la reine et moi ; nous n'eûmes pas le temps de dire adieu à la princesse. Nous arrivâmes aux offices portées par vous. Nous n'eûmes pas touché le fond du mortier fatal, que Lumineuse elle-même nous vint secourir, et, me rendant ma forme naturelle, me transporta dans ma demeure ordinaire. J'eus la consolation de voir la reine et nos compagnes reprendre aussi la leur; mais je ne sais ce qu'elles devinrent. La fée m'embrassa, et me dit de vous attendre et de vous conter toutes ces choses quand vous viendriez chercher la princesse. J'attendis ce moment avec impatience, comme vous le croyez bien, seigneur, dit Citronnette au prince qui l'écoutait. Enfin, hier, je venais de m'asseoir à l'entrée de mon puits, lorsque Lumineuse parut. Nos enfants vont être heureux, me dit-elle, ma chère Citronnette ; Zirphil doit rapporter l'étui de Marmotte pour achever ses travaux; car enfin il l'a écorchée. Ah! grande reine, m'écriai-je, sommes-nous assez heureuses pour n'avoir plus à en douter? Oui, dit-elle, cela est très-vrai; il a cru n'avoir écorché que Marmotte : mais c'était

véritablement la princesse, et Marmotte s'étant cachée dans le manche du couteau qui servait à cette espèce de sacrifice, au moment qu'il a eu achevé de dépouiller l'écrevisse, elle a fait disparaître la princesse, et s'est trouvée à sa place, afin de l'intimider encore.

Comment! s'écria Zirphil, c'était ma charmante épouse à laquelle j'ai fait tant de mal? Quoi! j'ai eu la barbarie de lui faire subir un si cruel supplice! Ah! ciel! elle ne me le pardonnera jamais, et je le mérite bien. Le malheureux Zirphil parlait si impétueusement et s'affligeait si fort que la pauvre Citronnette était bien affligée elle-même de lui avoir appris cette cruelle nouvelle. Quoi, lui dit-elle enfin, voyant qu'il s'abîmait dans ses réflexions, quoi, vous ne le saviez point? Non, je ne savais point cela, répondit le prince; si je l'avais su, je me serais percé le cœur de cet affreux couteau. Mais songez-vous, dit Citronnette, que vous perçant le cœur, la princesse restait pour jamais au pouvoir de votre ennemie et de votre affreux rival, et qu'il est bien plus beau de l'avoir écaillée que de mourir pour la laisser malheureuse? Effectivement cette raison tirée du vrai de la chose, apaisa la douleur du prince, et il consentit à prendre un peu de nourriture pour se soutenir. Ils venaient d'achever leur petit repas, lorsque la voûte du salon s'ouvrit, et que Lumineuse parut *assise sur une escarboucle tirée par cent papillons*. Elle en descendit aidée par le prince, qui baigna le



bas de sa robe par un torrent de larmes. La fée le releva et lui dit : Prince Zirphil, c'est aujourd'hui que vous allez recueillir le fruit de vos travaux héroïques. Consolez-vous, et jouissez enfin de votre bonheur. J'ai vaincu la fureur de Marmotte par mes prières, et votre courage l'a désarmée ; venez avec moi recevoir votre princesse de ses mains et des miennes. Ah ! madame, s'écria le prince en se jetant à ses genoux, n'est-ce pas un songe que ce que j'entends ? et se peut-il que mon bonheur soit véritable ? N'en doutez point, seigneur, dit la fée, venez

dans votre royaume consoler la reine votre mère de votre absence et de la mort du roi votre père; vos sujets vous attendent pour vous couronner. Le prince sentit, malgré sa joie, une douleur qui la modéra, à la nouvelle de la mort du roi son père; mais la fée, pour le tirer de son affliction, le fit monter à côté d'elle, permit à Citronnette de se mettre à leurs pieds; puis ses papillons déployèrent leurs ailes brillantes, et partirent pour le royaume du roi Zirphil. En chemin, la fée lui dit d'ouvrir sa bague, et il y trouva l'étui qu'il fallait rendre à Marmotte. Le roi remercia mille et mille fois la généreuse fée, et ils arrivèrent au royaume où ils étaient attendus avec tant d'impatience. La reine, mère de Zirphil, vint recevoir la fée à la descente de son char, et tout le peuple, instruit du retour de son prince, fit un bruit d'acclamations qui le tira un peu de sa douleur. Il embrassa la reine tendrement, et tous montèrent dans un appartement magnifique que la reine avait destiné à la fée. Ils n'y furent pas entrés que Marmotte arriva dans un char doublé de peaux d'Espagne, tiré par huit rats blancs ailés. Elle conduisait la belle Camion avec le roi et la reine, ses père et mère: Lumineuse et la reine allèrent au-devant d'elle, et l'embrassèrent; le prince alla respectueusement *lui baiser la patte qu'elle lui tendit en riant*, et il lui présenta son étui. Alors elle lui permit d'embrasser son épouse, et la présenta au roi et à la reine qui l'embrassèrent avec mille



transports de joie. Cette nombreuse et illustre assemblée se parlait tout à la fois : la joie régnait partout. Camion et son charmant époux étaient les seuls qui ne disaient mot, tant ils avaient de choses à se dire ; leur silence avait une certaine éloquence touchante qui attendrissait tout le monde : la bonne Citronnette pleurait de joie en baisant les mains de sa divine princesse. Enfin Lumineuse les prit tous deux par la main, et s'avançant avec eux vers la reine, mère de Zirphil : Voilà, madame, dit-elle, deux jeunes amants qui n'attendent que votre consentement pour être heureux, achevez leur bonheur ; ma sœur, le roi, la reine, ici présents, et moi, nous vous en prions tous. La reine répondit comme elle le devait à cette politesse.

Marmotte alors toucha de sa baguette la belle Camion : ses habits, qui étaient déjà assez magnifiques, devinrent de bro-

card d'argent, tout brodés de carats; et ses beaux cheveux se déployèrent, et la coiffèrent si parfaitement que les rois et les reines avouèrent qu'elle était éblouissante; l'étui que la fée tenait se changea en une couronne de diamants brillants, si beaux et si bien mis en œuvre, que la chambre et tout le palais en re-



çurent un nouvel éclat; Marmotte la posa *sur la tête de la princesse*. Le prince à son tour parut avec un habit tout pareil à celui de Camion; et, de la bague qu'elle lui avait donnée, il sortit une couronne toute semblable. Il l'épousa sur-le-champ, et ils furent proclamés roi et reine de ce beau pays. Les fées donnèrent le repas royal, où rien ne manqua. Après avoir passé huit jours avec eux, et les avoir comblés de biens, elles repartirent, et ramenèrent le roi et la reine, père et mère de la reine Camion, dans leur royaume dont elles avaient puni les habitants, et qu'elles avaient peuplé d'un peuple nouveau et fidèle à leurs maîtres. Pour Citronnette, les fées lui permirent de venir passer quelque temps auprès de sa belle reine, et consentirent que Camion, en ne faisant que la souhaiter, eût le plaisir de la voir dès qu'elle le voudrait.

Les fées partirent enfin, et jamais on n'a été si heureux que le furent le roi Zirphil et la reine Camion. Ils firent la félicité

l'un de l'autre ; les jours leur semblaient des moments. Ils eurent des enfants qui les rendirent encore plus fortunés. Ils vécurent jusque dans une extrême vieillesse, s'aimant toujours avec la même ardeur, et désirant toujours de se plaire. Leur royaume après eux fut partagé ; et, après divers changements, il est devenu, sous un de leurs descendants, l'empire florissant du grand Mogol.





LE PRINCE LUTIN.

—

Il était une fois un roi et une reine qui n'avaient qu'un fils qu'ils aimaient passionnément, bien qu'il fût très-mal fait. Il était aussi gros que le plus gros homme, et aussi petit que le plus petit nain. Mais ce n'était rien de la laideur de son visage et de la difformité de son corps, en comparaison de la malice de son esprit : c'était une bête opiniâtre qui désolait tout le

monde. Dès sa plus tendre enfance, le roi le remarqua bien; mais la reine en était folle. Elle voulut lui donner un nom qui inspirât du respect et de la crainte. Après avoir longtemps cherché, elle l'appela Furibond.

Quand il fut en âge d'avoir un gouverneur, le roi choisit un prince qui avait d'anciens droits sur la couronne; mais il y avait longtemps qu'il n'y pensait plus : toute son application était à bien élever son fils unique.

Il n'a jamais été plus beau naturel, un esprit plus vif et plus pénétrant.

Le roi ayant choisi ce grand seigneur pour conduire la jeunesse de Furibond, il lui commanda d'être bien obéissant; mais c'était un indocile que l'on fouettait cent fois sans le corriger de rien. Le fils de son gouverneur s'appelait Léandre : tout le monde l'aimait. Les dames le voyaient très-favorablement; mais il ne s'attachait à pas une. Elles l'appelaient le bel indifférent : *il ne quittait presque point Furibond*; cette compagnie ne servait qu'à faire trouver celui-ci plus hideux. Il ne s'approchait des dames que pour leur dire des duretés; il ne voulait savoir leurs intrigues que pour en parler à la reine, qui les grondait; et pour les punir, elle les faisait jeûner.

Un jour qu'il était arrivé des ambassadeurs, le prince, accompagné de Léandre, resta dans une galerie pour les voir passer. Dès que les ambassadeurs aperçurent Léandre, ils s'a-



vancèrent, et vinrent lui faire de profondes révérences, témoignant par des signes leur admiration; puis regardant furibond, ils crurent que c'était son nain; ils le prirent par le bras, le firent tourner et retourner en dépit qu'il en eût.

Léandre était au désespoir; il se tuait de leur dire que c'était le fils du roi, ils ne l'entendaient point. Léandre, connaissant qu'ils ne comprenaient rien à ses signes, s'humiliait encore davantage auprès de furibond, et les ambassadeurs, croyant que c'était un jeu, voulaient lui donner des nazardes à la mode de leur pays. Ce prince, désespéré, tira sa petite épée, qui n'était pas plus longue qu'un éventail. Le roi, qui vint au devant des ambassadeurs, leur demanda excuse de cet emportement.

Quand Furibond ne les vit plus, il prit Léandre par les cheveux, il lui en arracha deux ou trois poignées, et lui défendit de paraître jamais devant lui. Le père de Léandre, offensé

du procédé de Furibond, envoya son fils dans un château qu'il avait à la campagne.

Un jour que Léandre s'était promené longtemps dans ses jardins, comme la chaleur augmentait, il entra dans un petit bois, pour se mettre à l'ombre. Il commençait à jouer de la flûte, lorsqu'il sentit quelque chose qui faisait plusieurs fois le tour de sa jambe. Il regarda, et fut bien surpris de voir *une grosse couleuvre;* il prit son mouchoir, et l'attrapant par la tête, il allait



la tuer; mais, la regardant fixement, elle sembla lui demander grâce. Un de ses jardiniers, ayant aperçu la couleuvre, cria à son maître : Seigneur, tenez-la bien, il y a une heure que je la poursuis pour la tuer. Léandre jeta encore les yeux sur la couleuvre, qui, le regardant toujours, ne remuait point pour se défendre. Puisque tu voulais la tuer, dit-il à son jardinier, et qu'elle est venue se réfugier auprès de moi, je veux la nourrir; et quand elle aura quitté sa belle peau, je la laisserai aller. Il retourna chez lui, il la mit dans une grande chambre dont il garda la clef; il lui fit apporter du son, du lait, des fleurs et des herbes pour la nourrir et pour la réjouir.

Toutes les dames de la cour étaient affligées de l'absence de Léandre; elles ne parlaient que de lui, désiraient son retour. Hélas! disaient-elles, il n'y a plus de plaisirs à la cour depuis

que Léandre en est parti : le méchant Furibond en est cause.

On conta à Furibond ce que les dames disaient : il se mit dans une colère qui allait jusqu'à la fureur. Il entra ainsi dans la chambre de la reine, et lui dit qu'il allait se tuer à ses yeux, si elle ne trouvait le moyen de faire périr Léandre. La reine, qui le haïssait parce qu'il était plus beau que son singe de fils, répliqua qu'elle donnerait volontiers les mains à sa mort ; qu'il allât avec ses plus intimes confidents à la chasse ; que Léandre y viendrait, et qu'on lui apprendrait bien à se faire aimer de tout le monde.

Furibond fut donc à la chasse. Quand Léandre entendit des chiens et des cors dans ses bois, il monta à cheval et vint voir qui c'était. Il demeura fort surpris de la rencontre inopinée du prince. Furibond lui dit de le suivre. Aussitôt il se détourna faisant signe aux assassins de ne pas manquer leur coup. Il s'éloignait fort vite, lorsqu'un lion sortit du fond de sa caverne, et, se lançant sur lui, le jeta par terre. Ceux qui l'accompagnaient prirent la fuite : Léandre resta seul à combattre ce furieux animal, et par sa valeur et son adresse, il sauva son plus cruel ennemi. Furibond s'était évanoui de peur. Lorsqu'il fut un peu revenu, Léandre lui présenta son cheval pour monter dessus. Qui le croirait? Furibond ne regarda pas seulement Léandre, et il ne se servit de son cheval que pour aller chercher les assassins, auxquels il ordonna de le tuer. Ils environ-

nèrent Léandre, qui combattit en homme désespéré. Furibond le croyant mort, accourut; mais que vit-il? tous ses scélérats rendant les derniers soupirs. Léandre s'avança et lui dit : Seigneur, si c'est par votre ordre que l'on m'assassine, je suis fâché de m'être défendu. Vous êtes un insolent, répliqua le prince en colère; si jamais vous paraissez devant moi, je vous ferai mourir.

Léandre se retira fort triste chez lui, et passa la nuit à songer à ce qu'il devait faire. Il résolut de voyager par le monde; mais étant près de partir, il se souvint de la couleuvre; il prit du lait et des fruits qu'il lui porta. En ouvrant la porte, *il aperçut une dame*, dont l'air noble et majestueux ne laissait



pas douter de la grandeur de sa naissance; son habit était de satin amarante, brodé de diamants et de perles. Jeune prince, lui dit-elle, ne cherchez point ici la couleuvre que vous y avez

apportée, elle n'y est plus, vous me trouvez à sa place pour vous payer ce qu'elle vous doit. Sachez que je suis la fée Gentille; nous vivons cent ans sans vieillir; ce terme expiré, nous devenons couleuvre pendant huit jours; et si l'on nous tue pendant ce temps, nous ne ressuscitons plus; ces huit jours expirés, nous reprenons notre forme ordinaire, avec notre beauté, notre pouvoir et nos trésors. Voyez maintenant en quoi je peux vous être utile, et comptez sur moi.

Madame, dit le jeune prince, après l'honneur que j'ai eu de vous servir, il me semble que je n'ai rien à souhaiter de la fortune. Considérez, répliqua-t-elle, que je peux vous faire un grand roi, prolonger votre vie, vous donner des mines d'or et de diamants, vous rendre excellent orateur, poëte, musicien et peintre; je peux vous faire aimer des dames; je peux vous faire lutin aérien, aquatique et terrestre. Permettez-moi, madame, de vous demander, lui dit Léandre, à quoi me servirait d'être lutin ? A mille choses utiles et agréables, repartit la fée: vous êtes invisible quand il vous plaît, vous traversez en un instant le vaste espace de l'univers, vous vous élevez sans avoir des ailes, vous allez au fond de la terre sans être mort; vous pénétrez les abîmes de la mer sans vous noyer; vous entrez partout, quoique les portes et les fenêtres soient fermées; et, dès que vous le jugez à propos, vous vous laissez voir sous votre forme naturelle. Ah! madame, s'écria-t-il, je

choisis d'être lutin, Soyez lutin, répliqua Gentille, soyez lutin aimé, lutin aimable, soyez lutin lutinant; ensuite elle l'embrassa, et lui donna un petit chapeau rouge garni de deux plumes de perroquet. Quand vous mettrez ce chapeau, continua-t-elle, vous serez invisible; quand vous l'ôterez, on vous verra.

Léandre, ravi, enfonça le petit chapeau rouge sur sa tête, et souhaita d'aller dans la forêt cueillir des roses sauvages qu'il y avait remarquées. En même temps son corps devint aussi léger que sa pensée; il se transporta dans la forêt, et se trouva au pied du rosier: il prit trois roses, et *revint sur-le-champ dans la chambre où la fée était encore*, il les lui pré-



senta. Elle lui dit de garder ses roses; qu'il y en avait une qui lui fournirait tout l'argent dont il aurait besoin; qu'en met-

tant l'autre sur la gorge de sa maîtresse, il connaîtrait si elle était fidèle, et que la dernière l'empêcherait d'être malade. Puis elle lui souhaita un heureux voyage, et disparut.

Léandre, songeant alors qu'il aurait beaucoup de plaisir à tirer quelque vengeance de Furibond, mit promptement ordre à ses affaires, et monta sur le plus beau cheval de son écurie, appelé Gris-de-Lin, suivi de quelques-uns de ses domestiques, vêtus de sa livrée, pour que le bruit de son retour fût plus tôt répandu.

Il faut savoir que Furibond avait dit que, sans son courage, Léandre l'aurait assassiné à la chasse; qu'il avait tué tous ses gens, et qu'il voulait qu'on en fît justice. Le roi, importuné par la reine, donna ordre qu'on allât l'arrêter. La reine instruite de l'arrivée de Léandre, ne manqua pas d'aller trouver le roi, et le prince, impatient de savoir ce qui serait résolu, la suivit sans dire mot; il s'arrêta à la porte, il en approcha l'oreille, et releva ses cheveux pour mieux entendre. Léandre entra dans la grande salle du palais avec le petit chapeau rouge sur sa tête : le voilà devenu invisible. Dès qu'il aperçut Furibond qui écoutait, il prit un marteau avec un clou, il y attacha rudement son oreille.

Furibond poussa de hauts cris. La reine courut ouvrir la porte et elle acheva d'emporter l'oreille de son fils. Lutin se saisit d'une poignée de verges, et commença d'en donner plu-

sieurs coups sur les mains de la reine et sur le museau de son fils : elle s'écrie qu'on l'assassine. Le roi regarde, le monde accourt, l'on n'aperçoit personne, et l'on dit tout bas que la reine est folle. Le roi lui-même est le premier à le croire. Enfin le bon Lutin donne encore mille coups à Furibond, puis il sort de la chambre, passe dans le jardin, et se rend visible. Il va hardiment cueillir les fraises et les fleurs du parterre de la reine. Les jardiniers, bien surpris, vinrent prévenir leurs majestés. Quelle insolence ! s'écria la reine. Mon petit Furibond, mon cher poupar, oublie pour un moment ton mal d'oreille, et cours vers ce scélérat; prends nos gardes, mets-toi à leur tête, attrape-le, et fais-en une capilotade.



Furibond, suivi de mille hommes bien armés, entre dans le jardin, et voit Léandre sous un arbre, qui lui jette une pierre, dont il lui casse le bras, et plus de cent oranges au reste de sa troupe. On voulut courir vers Léandre, mais en même temps on ne le vit plus. Il se glissa derrière Furibond; il lui passa une corde dans les jambes; le voilà tombé sur le nez; on le relève, et on le porte dans son lit.

Léandre, satisfait de cette vengeance, retourna où ses gens l'attendaient, et les renvoya dans son château; il monta ensuite sur son beau cheval appelé Gris-de-Lin, et le laissa

marcher à l'aventure. Enfin il arriva dans une forêt ou il s'arrêta pour se mettre un peu à l'ombre.

Au bout d'un moment il entendit soupirer et sangloter; il regarda de tous côtés, il aperçut un homme qui courait, qui s'arrêtait, qui criait, qui s'arrachait les cheveux, qui se meurtrissait de coups. Le prince, touché de compassion, l'aborda : *Je vous vois dans un état,* lui dit-il, *si pitoyable*, que je ne



peux m'empêcher de vous en demander le sujet. Ah! seigneur, répondit ce jeune homme, il n'y a plus de remède à mes maux : c'est aujourd'hui que ma chère maîtresse va être sacrifiée à un vieux jaloux. Elle vous aime donc? dit Léandre. Je puis m'en flatter, répliqua-t-il. Et dans quel lieu est-elle? continua le

prince. Dans un château au bout de cette forêt, répondit l'amant. Hé bien! attendez-moi, dit encore Léandre, je vous en donnerai de bonnes nouvelles avant qu'il soit peu. *En même temps il mit le petit chapeau rouge,* et se souhaita dans le châ-



teau. Il arrive, il entre dans un grand salon rempli des parens et des amis du vieillard et de la jeune demoiselle.

Léandre était alors Lutin. Il vit le père et la mère de cette jolie fille, qui la grondaient tout bas de la mauvaise mine qu'elle faisait. Lutin se mit derrière la mère, et s'approchant de son oreille, il lui dit : Puisque tu contraints ta fille de donner sa main à ce vieux magot, assure-toi qu'avant huit

jours tu en seras punie par ta mort. Cette femme, effrayée d'entendre une voix et de n'apercevoir personne, tomba de son haut, en s'écriant qu'elle était morte, si le mariage s'achevait. Le mari la traita de visionnaire, mais Lutin s'en approcha, et lui dit : Vieil incrédule, si tu ne crois ta femme, il t'en coûtera la vie. Ces paroles produisirent un effet admirable : on congédia sur-le-champ le fiancé. Il voulait chicaner, mais Lutin lui fit un si terrible hou, hou dans l'oreille, qu'il en pensa devenir sourd; et, pour l'achever, il lui marcha si fort sur ses pieds goutteux, qu'il les écrasa.

On courut chercher l'amant du bois, qui continuait de se désespérer. Le festin qui avait été préparé pour les noces du vieillard servit à celles de ces heureux amants; et *Lutin se délutinant, parut tout d'un coup* comme un étranger qui était attiré



par le bruit de la fête. Dès que le marié l'aperçut, il courut se jeter à ses pieds.

Après avoir passé deux jours dans le château, Léandre continua son voyage, et se rendit dans une grande ville où régnait une reine qui se faisait un plaisir de grossir sa cour des plus belles personnes de son royaume. Léandre, en arrivant, se fit faire le plus grand équipage que l'on eût jamais vu; la reine et toutes les princesses le reçurent avec mille témoignages d'estime et de considération.

Cette cour était des plus galantes; n'y point aimer, c'était se donner un ridicule. Il voulut suivre la coutume, et pensa qu'il se ferait un jeu de l'amour. Il jeta les yeux sur une des filles d'honneur de la reine, qu'on appelait la Belle-Blondine. C'était une personne fort accomplie; mais très-froide et très-sérieuse.

Il lui donnait des fêtes enchantées, le bal et la comédie tous les soirs; tout cela ne pouvait la toucher. Ce qui augmentait l'empressement de Léandre, c'est qu'il croyait que Blondine n'avait jamais aimé. Pour en être plus certain, il lui prit envie d'éprouver sa rose; il la mit en badinant sur la gorge de Blondine : en même temps, de fraîche et d'épanouie qu'elle était, elle devint sèche et fanée. Il n'en fallut pas davantage pour faire connaître à Léandre qu'il avait un rival préféré; pour en être convaincu, il se souhaita le soir dans la chambre de Blondine; il y vit entrer un musicien de la plus méchante mine; *il lui hurla trois ou quatre couplets* qu'il avait faits pour elle,



dont les paroles et la musique étaient détestables, mais qu'elle regardait comme la plus belle chose qu'elle eût entendue de sa vie. Lutin se jeta sur l'impertinent musicien; et, le poussant rudement contre un balcon, il le jeta dans le jardin.

Si la foudre était tombée sur Blondine, elle n'aurait pas été plus surprise : il retourna chez lui, où il écrivit à Blondine tous les reproches qu'elle méritait. Sans attendre sa réponse, il partit, bien résolu de ne plus aimer après un tel tour.

Léandre, monté sur son fidèle Gris-de-Lin, s'éloigna d'une vitesse extrême. Il se rendit dans une autre ville, où il apprit en arrivant qu'il y avait ce jour-là une grande cérémonie pour une fille qu'on allait mettre, malgré elle, parmi les vestales. Le



prince en fut touché. Il courut au temple ; *il vit la jeune enfant :* deux de ses frères la conduisaient par la main et sa mère la suivait. Lutin cria aussitôt à tue-tête : Arrêtez, arrêtez, mauvais frères, mère inconsidérée, arrêtez! si vous passez outre, vous serez écrasés comme des grenouilles. On regardait de tous côtés sans voir d'où venaient ces terribles menaces. Les frères dirent que c'était l'amant de leur sœur qui s'était caché pour faire ainsi l'oracle ; mais Lutin, en colère, prit un long bâton, et leur en donna cent coups. Il n'y avait plus moyen de dire que les coups n'étaient pas réels. La frayeur saisit les vestales ; elles s'enfuirent ; chacun en fit autant. Lutin resta avec la jeune fille. Il ôta promptement son petit chapeau, et lui demanda en quoi il pouvait la servir. Elle lui dit qu'il y avait un cavalier qui ne lui était pas indifférent, mais qu'il lui manquait du bien. Il leur secoua tant la rose de la fée Gentille, qu'il leur laissa dix millions : ils se marièrent, et vécurent très-heureux.

La dernière aventure qu'il eut fut la plus agréable. En entrant dans une grande forêt, il entendit les cris plaintifs d'une jeune personne : il ne douta point qu'on ne lui fît quelque violence ; il regarda de tous côtés, et enfin il aperçut quatre hommes bien armés qui emmenaient une fille qui paraissait avoir treize ou quatorze ans. Il s'approcha au plus vite et leur cria : Que vous a fait cette enfant, pour la traiter comme une esclave?

Ha, ha! mon petit seigneur, dit le plus apparent de la troupe, de quoi vous mêlez-vous? *Je vous ordonne*, ajouta Léandre, *de la laisser tout à l'heure*. Oui, oui, nous n'y manquerons



pas, s'écrièrent-ils en riant. Le prince, en colère, descend de son cheval, et met le petit chapeau rouge.

Quand il eut son petit chapeau, bien fin qui l'aurait vu; les voleurs dirent : il a fui; ce n'est pas la peine de le chercher; attrapons seulement son cheval. Il y en eut un qui resta avec la jeune fille pour la garder, pendant que les trois autres coururent après Gris-de-Lin. La petite fille continuait de crier et de se plaindre. Léandre, sans tarder, saisit le bras du voleur qui la retenait, et l'attacha contre un arbre. Aux cris qu'il fit, un de ses camarades vint tout essouflé, et lui demanda qui l'avait attaché? je n'en sais rien, dit-il; je n'ai vu personne. Tu n'es

qu'un poltron, je vais te traiter comme tu le mérites; il lui donna une vingtaine de coups d'étrivières.

Lutin, s'approchant du second voleur, lui prit les bras, et l'attacha vis-à-vis de son camarade. Hé bien, lui dit-il alors, brave homme, qui vient donc de te garrotter? n'est-tu pas un grand poltron de l'avoir souffert?

Cependant Abricotine (c'était le nom de la jeune personne) profita de ce moment pour se sauver. Léandre ne la voyant plus, appela trois fois Gris-de-Lin, qui se sentant pressé d'aller trouver son maître, se défit en deux coups de pieds des deux voleurs qui l'avaient poursuivi. Il n'était plus question que de rejoindre Abricotine, car elle avait paru fort jolie à Lutin; il souhaita d'être où était cette jeune fille; en même temps il y fut. Il la trouva si lasse, si lasse, qu'elle s'appuyait contre les arbres, *ne pouvant se soutenir*.



Lorsqu'elle aperçut Gris-de-Lin qui venait si gaillarde-

ment, elle s'écria : Bon, bon, voici un joli cheval qui reportera Abricotine au palais des Plaisirs. Lutin s'approche, Gris-de-Lin s'arrête, elle se jette dessus ; Lutin la serre entre ses bras et la met doucement devant lui. Oh! qu'Abricotine eut de peur de sentir quelqu'un et de ne voir personne!

Enfin il ôta son petit chapeau, et Abricotine le reconnut. Ah! seigneur, je vous dois tout! Léandre la pria de lui apprendre son âge, son pays, et par quel hasard elle était tombée entre les mains des voleurs. Abricotine, remise un peu de sa frayeur, s'exprima ainsi :

Une fée s'entêta si fort d'un certain prince, qu'elle l'épousa en dépit de toutes les autres : elles ne voulurent plus qu'elle demeurât avec elles ; et tout ce qu'elle put faire, ce fut de se bâtir un grand palais proche de leur royaume. Mais le prince qu'elle avait épousé se lassa d'elle : il était au désespoir de ce qu'elle devinait tout ce qu'il faisait. Dès qu'il avait le moindre penchant pour une autre, elle lui faisait le sabat, et rendait laide à faire peur la plus jolie personne du monde.

Ce prince, se trouvant gêné par une tendresse si incommode, partit un beau matin sur des chevaux de poste et s'en alla bien loin, bien loin, se fourrer dans un grand trou, au fond d'une montagne, afin qu'elle ne pût le trouver. Cela ne réussit pas : elle le suivit, et lui dit qu'elle était grosse ; qu'elle le conjurait de revenir à son palais. Elle ne put le persuader. Eh bien,

lui dit-elle, je t'abandonne à ton extravagance, reste dans ta caverne obscure.

Elle entra aussitôt dans son carrosse volant, et s'en alla plus vite qu'un oiseau. Dès qu'elle fut de retour, elle transporta son palais; elle en chassa les gardes et les officiers; Elle prit des femmes de race d'Amazones; elle les envoya autour de son île pour y faire une garde exacte, afin qu'aucun homme n'y pût entrer. Elle nomma ce lieu l'île des Plaisirs tranquilles; elle disait toujours qu'on n'en pouvait avoir de véritables quand on faisait quelque société avec les hommes : elle éleva sa fille dans cette opinion. Il n'a jamais été une plus belle personne : c'est la princesse que je sers; et comme les plaisirs règnent avec elle, on ne vieillit point dans son palais : telle que vous me voyez, je vous parais bien jeune, j'ai pourtant plus de deux cents ans.

Il ne me souvient pas depuis que je suis au monde d'avoir vu d'autres hommes que les voleurs qui m'avaient enlevée et vous, seigneur. Ces gens-là m'ont dit qu'ils étaient envoyés par un certain homme, laid et mal bâti, appelé Furibond, qui aime ma maîtresse et n'a jamais vu que son portrait. Il rôdait autour de l'île sans oser y mettre le pied : nos Amazones sont trop vigilantes pour laisser entrer personne; mais comme j'ai soin des oiseaux de la princesse, je laissai envoler son beau perroquet; et dans la crainte d'être grondée, je sortis imprudem-

ment de l'île pour l'aller chercher; ils m'attrapèrent, et m'auraient emmenée avec eux sans votre secours.

Si vous êtes sensible à la reconnaissance, dit Léandre, ne puis-je pas espérer, belle Abricotine, que vous me ferez entrer dans l'île des Plaisirs tranquilles, et que je verrai cette merveilleuse princesse qui ne vieillit point? Ah! seigneur, nous serions perdus, vous et moi, si nous faisions une pareille entreprise?

En parlant ainsi, ils arrivèrent au bord d'une grosse rivière. Abricotine sauta légèrement à terre : Adieu, seigneur, dit-elle au prince, je vous souhaite tant de bonheur, que toute la terre soit pour vous l'île des Plaisirs. Et moi, dit-il, belle Abricotine, je vous souhaite un cœur sensible, afin d'avoir quelquefois part dans votre souvenir.

En même temps il s'éloigna, et fut dans le plus épais du bois et ôta la selle et la bride à Gris-de-Lin pour qu'il pût se promener et paître l'herbe; il mit le petit chapeau rouge, et se souhaita dans l'île des Plaisirs tranquilles. Son souhait s'accomplit sur-le-champ; il se trouva dans le lieu du monde le plus beau et le moins commun.

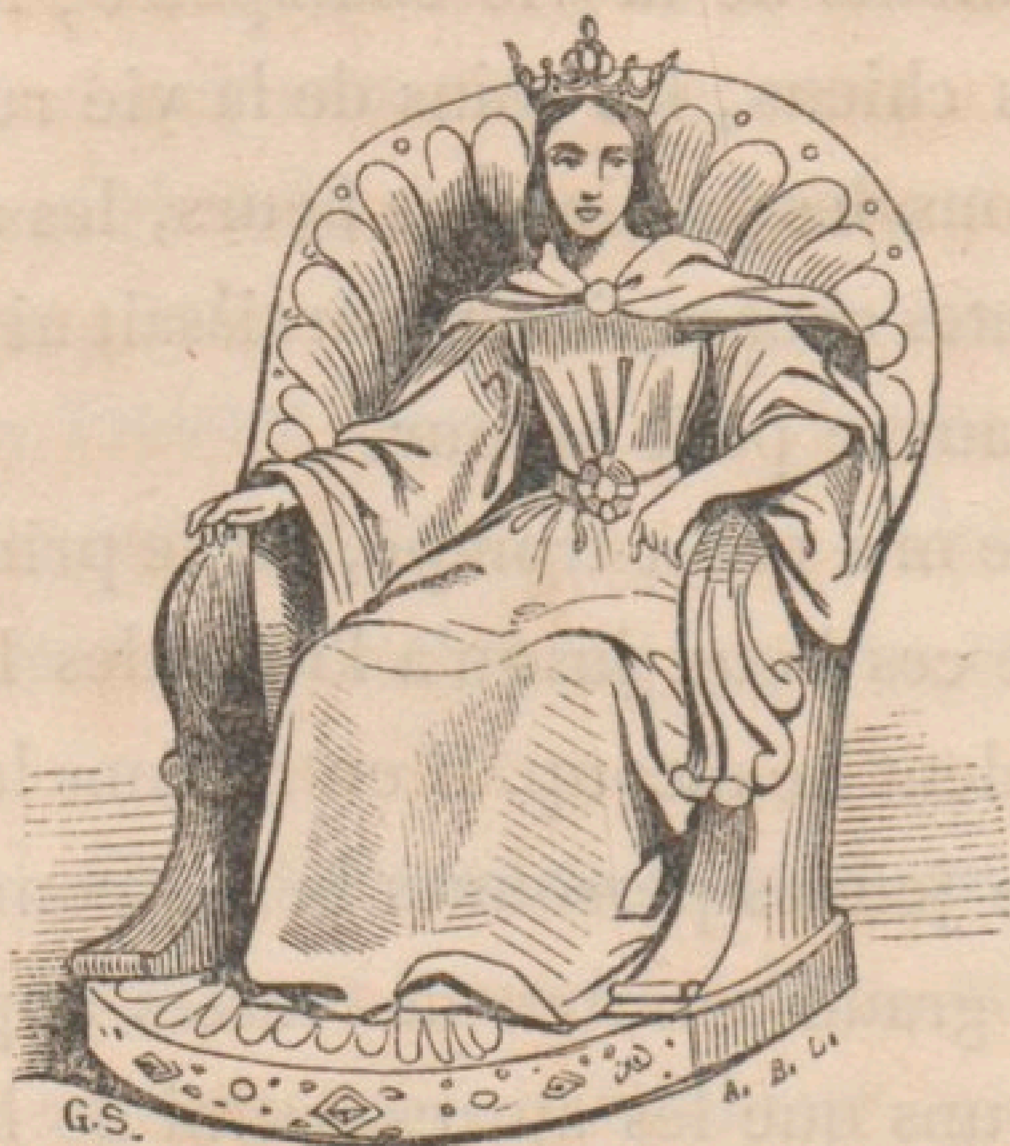
Le palais était d'or pur; il s'élevait dessus des figures qui représentaient le zodiaque et toutes les merveilles de la nature, les sciences et les arts, les éléments, la mer et les poissons, la terre et les animaux, les nobles exercices des Amazo-

nes, les amusements de la vie champêtre, les troupeaux des bergers et leurs chiens, les soins de la vie rustique, l'agriculture, les moissons, les jardins, les fleurs, les abeilles; et parmi tant de différentes choses, il n'y paraissait ni hommes, ni garçons, pas un pauvre petit amour.

Abricotine ne m'a point trompé, dit le prince en lui-même, l'on a banni de ces lieux jusqu'à l'idée des hommes : voyons donc s'ils y perdent beaucoup. Il entra dans le palais; il voyait de tous côtés de jeunes personnes belles comme le beau jour. Il traversa un grand nombre de vastes appartements, tous plus beaux les uns que les autres; celui de la princesse était tout entier de grandes glaces de miroirs; car on ne pouvait trop multiplier un objet si charmant.

Son air enfantin avait toutes les grâces des plus jeunes personnes, avec toutes les manières de celles qui sont déjà formées: rien n'était égal à la douceur et à la vivacité de ses yeux; *il était impossible de lui trouver un défaut.*

Comme elle ne voyait point Abricotine, elle demanda à ses filles d'honneur où elle était? Les nymphes répondirent qu'elles l'avaient cherchée inutilement, qu'elle ne paraissait point. Lutin prit un petit ton de voix de perroquet (car il y en avait plusieurs dans la chambre), et dit : Charmante princesse, Abricotine reviendra bientôt; elle courait grand risque d'être enlevée, sans un jeune prince qui l'a tirée des mains des ra-

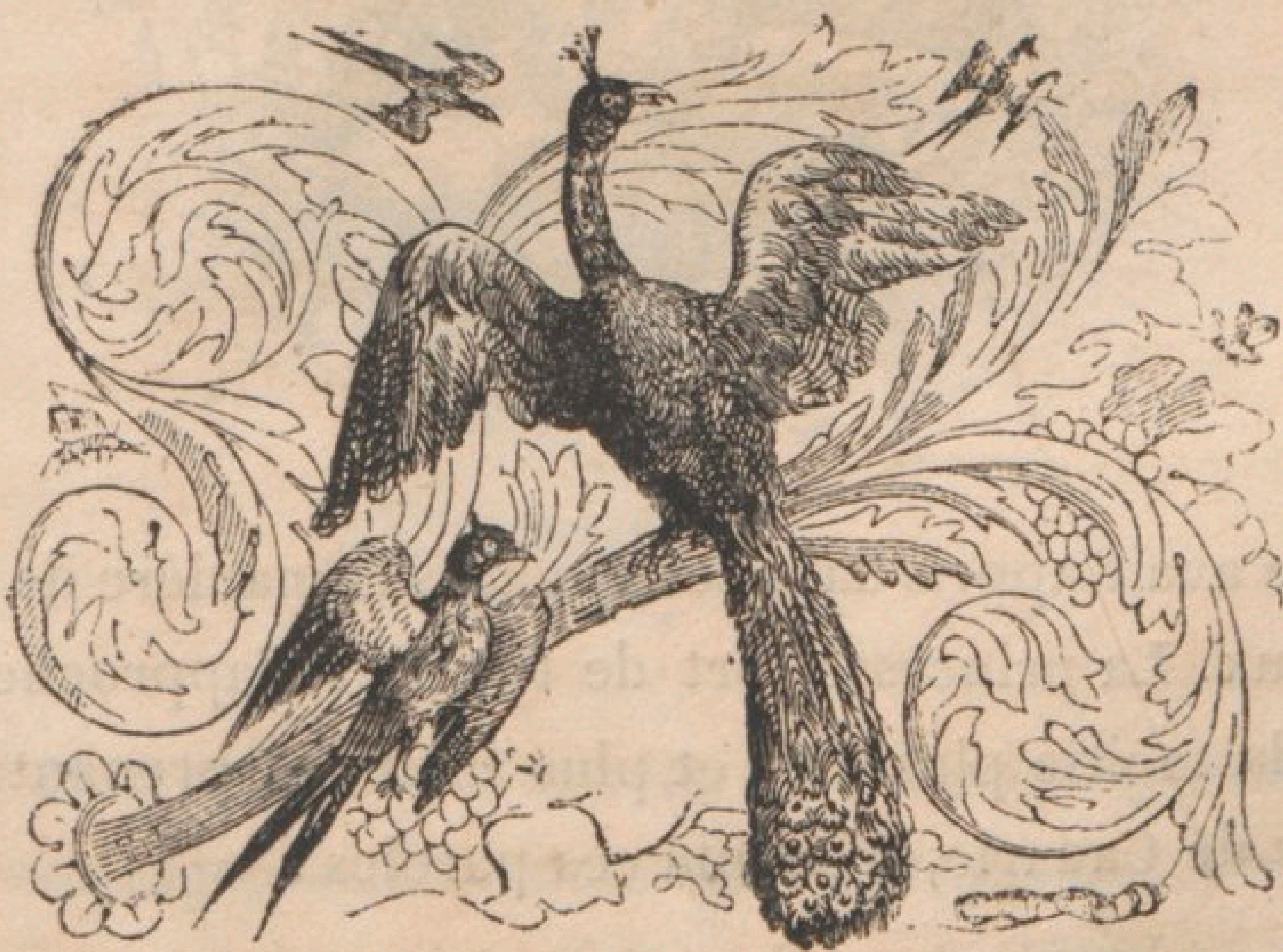


visseurs. *Vous êtes bien joli, petit perroquet*, lui dit la princesse; mais vous avez l'air de vous tromper, et quand Abricotine sera venue, elle vous fouettera. Je ne serai point fouetté, répondit Lutin; elle vous contera l'envie qu'avait cet étranger de pouvoir venir dans ce palais, pour détruire dans votre esprit les fausses idées que vous avez prises contre son sexe. En vérité perroquet, s'écria la princesse, c'est dommage que vous ne soyez pas tous les jours aussi aimable, je vous aimerais beaucoup. Ah! s'il ne faut que causer pour vous plaire, réplique Lutin, je ne cesserai pas un moment de parler. Dans ce



moment Abricotine entra, et vint se jeter aux pieds de sa belle maîtresse ; elle lui apprit son aventure, et lui fit le portrait du prince avec des couleurs fort vives et fort avantageuses.

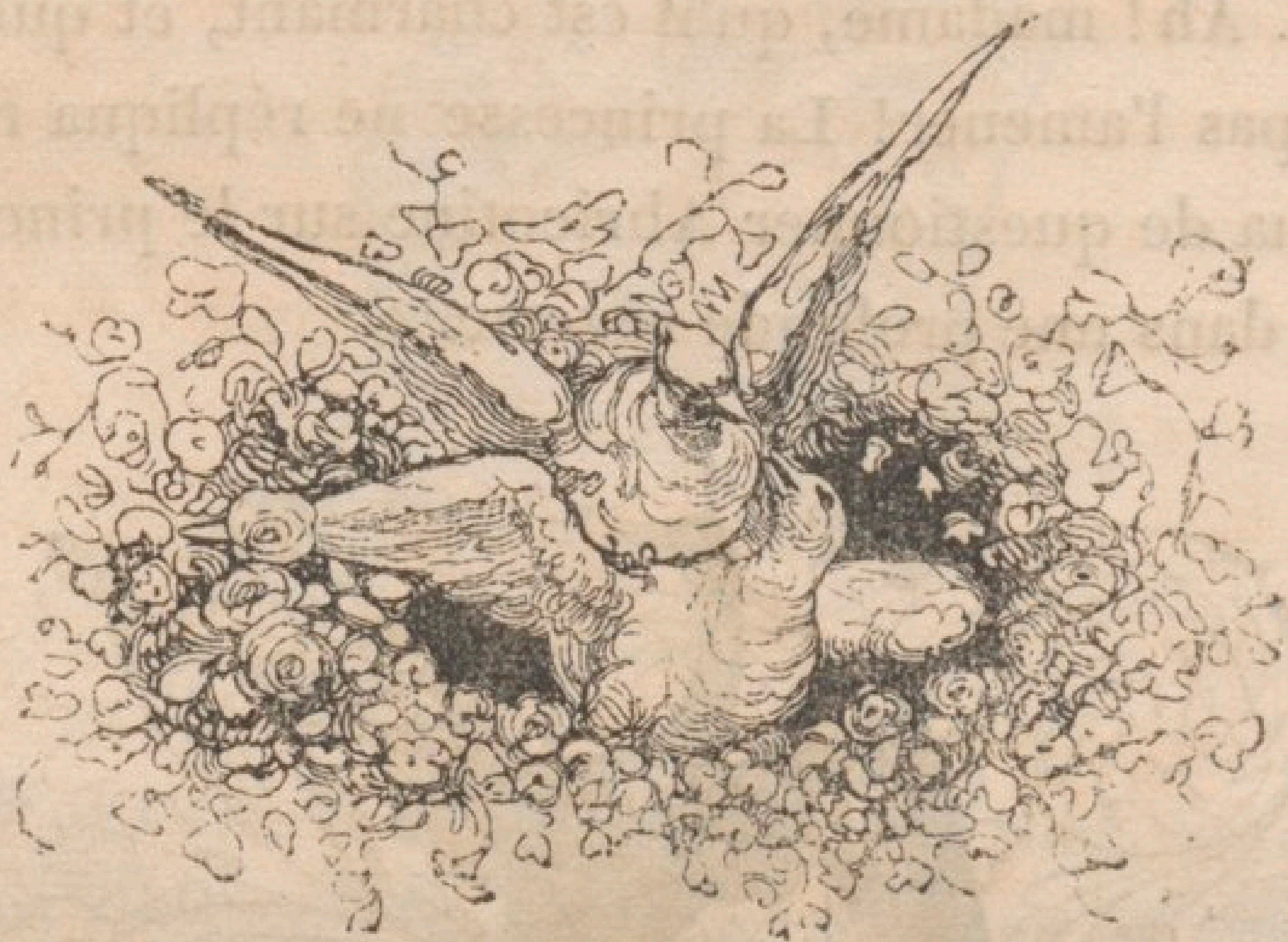
J'aurais haï tous les hommes, ajouta-t-elle, si je n'avais pas vu celui-là. Ah! madame, qu'il est charmant, et que j'ai bien fait de ne pas l'amener! La princesse ne répliqua rien, mais elle continua de questionner Abricotine sur le prince, ensuite elle tomba dans une profonde rêverie.



Lutin examinait tout, et, continuant de parler : Abricotine est une ingrate, madame, dit-il ; ce pauvre étranger mourra de chagrin s'il ne vous voit pas. Hé bien, perroquet, qu'il en meure, répondit la princesse en soupirant.

Il était tard, la princesse passa dans un salon de marbre et

de porphyre. Dès qu'elle fut entrée, la symphonie commença, et l'on servit un souper somptueux. Il y avait dans les côtés de la salle *des paons, des tourterelles et beaucoup d'oiseaux rares* dont Abricotine prenait soin.



Léandre avait appris dans ses voyages la manière de chanter comme eux. La princesse sort de table et s'approche. Lutin gazouille la moitié plus fort et plus haut ; et prenant la voix d'un serin de Canarie, il chanta ces paroles :

Les plus beaux jours de la vie
S'écoulent sans agréments ;
Si l'amour n'est de la partie,
On les passe bien tristement.

La princesse, encore plus surprise, fit venir Abricotine, et lui demanda si elle avait appris à chanter à quelqu'un de ses

serins. Elle lui dit que non : mais qu'elle croyait que les serins pouvaient bien en savoir autant que les perroquets. La princesse sourit, et se remit à table pour achever son souper.

Léandre s'approcha de ce grand repas. La princesse avait un chat bleu fort à la mode, qu'elle aimait beaucoup ; une de ses filles d'honneur le tenait entre ses bras. Elle lui dit : Madame, je vous avertis que Bluet a faim ; *on le mit à table avec une petite assiette d'or*, et dessus une serviette à dentelle bien



pliée. Il avait un grelot d'or avec un collier de perles ; et, d'un air de rominagrobis, il commença à manger. Ho, ho, dit Lutin en lui-même, ce gros matou bleu croquerait de bons morceaux, tandis que je n'avalerais que de la fumée ! Il ôta tout doucement le chat bleu, il s'assit dans le fauteuil et le mit sur lui. Personne ne voyait Lutin : il avait le petit chapeau rouge. La princesse mettait perdreaux, cailleteaux, faisandeaux sur l'assiette d'or de Bluet; perdreaux, cailleteaux, faisandeaux dis-

paraissaient en un moment. Il y avait des ragoûts excellents. Lutin prenait une fourchette, et tenant la patte du chat, il tâtait aux ragoûts. Il la tirait quelquefois un peu trop; Bluet n'entendait point raillerie, il miaulait et voulait égratigner comme un chat désespéré. La princesse disait : Que l'on approche cette tourte ou cette fricassée au pauvre Bluet; voyez comme il crie pour en avoir !

La princesse entra dans son cabinet, elle dit à Abricotine de la suivre et de fermer la porte. Lutin marchait sur ses pas, et se trouva en tiers sans être aperçu. La princesse dit à sa confidente : Avoue-moi que tu as exagéré en me faisant le portrait de cet inconnu. Je vous proteste, madame, répliqua-t-elle, que si j'ai manqué en quelque chose, c'est à n'en avoir pas dit assez. La princesse soupira, puis reprenant la parole : Je te sais bon gré, dit-elle, d'avoir refusé de l'amener avec toi. Mais, madame, répondit Abricotine (qui était une franche finette, qui pénétrait déjà les pensées de sa maîtresse), voulez-vous être éternellement inconnue dans un coin du monde ? Tais-toi, tais-toi, petite causeuse, dit la princesse, ne trouble point l'heureux repos dont je jouis depuis six cents ans.

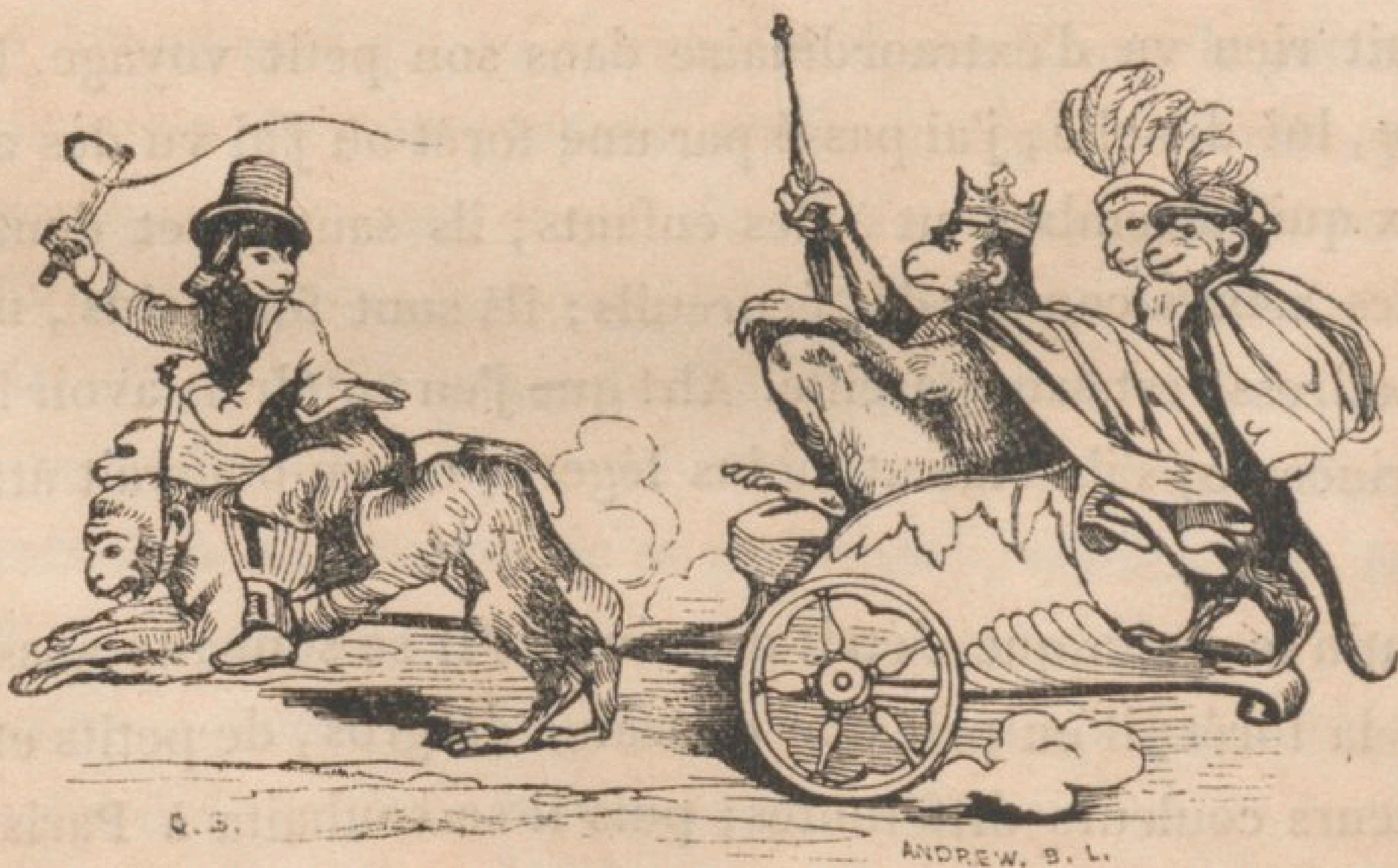
Abricotine n'osa répondre; la princesse attendit quelques moments, puis elle demanda si elle n'avait rien à dire. Elle répliqua qu'elle pensait qu'il était donc bien inutile d'avoir envoyé son portrait dans plusieurs cours. Je t'avoue, malgré cela, dit la

princesse, que je voudrais que mon portrait tombât entre les mains de cet étranger, dont je ne sais point le nom. Hé! madame, répondit-elle, n'a-t-il pas déjà un désir assez violent de vous voir, voudriez-vous l'augmenter? Oui, s'écria la princesse; un certain mouvement de curiosité, qui m'avait été inconnu jusqu'à présent, m'en a fait naître l'envie. Lutin écoutait tout sans en perdre un mot.

Il était tard, la princesse entra dans sa chambre pour se coucher. Lutin se plaça dans un cabinet proche de la chambre de la princesse. Elle demandait en ce moment à Abricotine si elle n'avait rien vu d'extraordinaire dans son petit voyage. Madame, lui dit-elle, j'ai passé par une forêt où j'ai vu des animaux qui ressemblaient à des enfants; ils sautent et dansent sur les arbres comme des écureuils; ils sont fort laids, mais leur adresse est sans pareille. Ah! que j'en voudrais avoir! dit la princesse; s'ils étaient moins légers, on en pourrait attraper.

Lutin se douta que c'était des singes. Il se souhaita aussitôt dans la forêt; il en prit une douzaine de gros, de petits et de plusieurs couleurs différentes; puis il se souhaita à Paris. Il fut acheter un petit carrosse tout d'or, où il fit atteler six singes verts avec de petits harnais de maroquin couleur de feu, garnis d'or. Il alla ensuite chez Brioché, fameux joueur de marionnettes; il y trouva deux singes de mérite : le plus spirituel

s'appelait Briscambille, et l'autre Perceforêt. Il habilla Briscambille en roi, et le mit dans le carrosse ; Perceforêt servait de cocher, les autres singes étaient vêtus en pages : jamais rien n'a été plus gracieux. Il mit le carrosse et les singes bottés dans un même sac ; et comme la princesse n'était pas encore couchée, elle entendit dans sa galerie le bruit du petit carrosse, et ses nymphes vinrent lui conter l'arrivée du roi des nains. *En même temps le carrosse entra dans sa chambre avec le cortége singenois.* Lutin tira le magot du petit carrosse d'or, lequel tenait



une boîte couverte de diamants, qu'il présenta de fort bonne grâce à la princesse. Elle l'ouvrit promptement, et trouva dedans un billet où elle lut des vers charmants. La princesse, in-

quiète de ne pouvoir deviner d'où venaient ces vers, congédia les baladins pour s'abandonner tout entière à ses réflexions.

Léandre satisfait ne songea qu'à prendre un peu de repos ; mais il craignait de choisir un appartement occupé par quelqu'une des nymphes de la princesse. Ayant trouvé une porte ouverte, il entra sans bruit dans un appartement bas, le plus beau et le plus agréable que l'on ait jamais vu ; il y avait un lit de gaze, or et vert, relevé en festons, avec des cordons de perles et des glands de rubis et d'émeraudes. Il s'endormit; mais le souvenir de la belle princesse le réveilla plusieurs fois.

Il se leva de si bonne heure, qu'il eut le temps de s'impatienter jusqu'au moment qu'il pouvait la voir ; et, regardant de tous côtés, il aperçut une toile préparée et des couleurs ; il se souvint en même temps de ce que sa princesse avait dit à Abri-



cotine sur son portrait ; et, sans perdre un moment, il s'assit

devant un grand miroir et *fit son portrait*. Il peignit dans un ovale celui de la princesse.

Lorsqu'elle entra dans son cabinet, elle fut étonnée d'y voir le portrait d'un homme et le sien; elle se persuadait que c'était Abricotine qui lui avait fait cette galanterie; mais le portrait de ce cavalier était-il l'effet de son imagination, ou avait-il un original? Elle courut appeler Abricotine. Lutin était déjà avec le petit chapeau rouge dans le cabinet, curieux d'entendre ce qui s'allait passer.

La princesse demanda à Abricotine son sentiment sur cette peinture. Dès qu'elle l'eut regardée, elle s'écria : Je vous proteste, madame, que c'est le portrait de ce généreux étranger auquel je dois la vie. Tu feins d'être surprise, dit la princesse en souriant; mais c'est toi qui l'a mis ici. Moi, madame! reprit Abricotine; je vous jure que je n'ai vu de ma vie ce tableau. Je suis saisie de peur, dit la princesse; il faut que quelque démon l'ait apporté. Madame, dit Abricotine, ne serait-ce point l'Amour? Si vous le croyez comme moi, j'ose vous donner un conseil : brûlons-le tout à l'heure. Quel dommage! dit la princesse en soupirant. Il ne faut faire grâce à rien, continua Abricotine, pas même à votre portrait.

Elle courut sur-le-champ quérir du feu. La princesse n'osa plus regarder un portrait qui faisait tant d'impression sur son cœur; Lutin profita de ce moment pour le prendre, et pour se

sauver sans qu'elle s'en aperçût. Il était à peine sorti de son cabinet, qu'elle se tourne. Quelle est sa surprise de ne le trouver plus. Abricotine rentre, elle lui demande si c'est elle qui vient de l'ôter. Elle l'assure que non; et cette dernière aventure achève de les effrayer.

Aussitôt il cacha le portrait, et revint sur ses pas : il avait un extrême plaisir à entendre et à voir si souvent sa belle princesse.

La princesse avait un goût universel pour les belles choses. Comme *elle était un jour avec toutes ses nymphes*, elle leur



dit qu'elle aurait un grand plaisir à savoir comme les dames étaient vêtues dans les différentes cours de l'univers, afin de s'habiller de la manière la plus galante. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Lutin à courir l'univers. Il enfonce son petit chapeau rouge, et se souhaite en Chine; il achète là les plus belles étoffes, et prend un modèle d'habits. Il vole

à Siam, où il en use de même; il parcourt toutes les quatre parties du monde en trois jours. Quand il eut ainsi rassemblé un nombre de raretés infinies, il fut acheter cinq ou six douzaines de poupées, qu'il fit habiller à Paris, et il les arrangea dans le cabinet de la princesse.

Lorsqu'elle y entra, l'on n'a jamais été plus agréablement surpris. Chacune tenait un présent, soit montres, bracelets, boutons de diamants, colliers; la plus apparente avait une boîte à portrait. La princesse l'ouvrit, et trouva celui de Léandre. Elle fit un grand cri; puis, regardant Abricotine, elle lui dit : Je ne sais que comprendre à tout ce qui se passe depuis quelque temps dans ce palais. Quelle est donc la fée, quel est donc le démon qui prend soin d'opérer de si agréables prodiges? Léandre, l'entendant parler, écrivit ces mots sur ses tablettes, et les jeta aux pieds de la princesse :

Je ne suis ni démon ni fée,
Je suis un amant malheureux
Qui n'ose paraît e à vos yeux.
Plaignez du moins ma destinée.

LE PRINCE LUTIN

Les tablettes étaient si brillantes d'or et de pierreries, qu'aussitôt elle les aperçut; elle les ouvrit, et lut ce que Lutin avait écrit avec le dernier étonnement. Cet invisible est donc un monstre, disait-elle, puisqu'il n'ose se montrer, ou il faut

qu'il ne m'aime point, d'exposer mon cœur à cette épreuve, ou qu'il ait bonne opinion de lui-même, de se croire encore plus aimable.

Léandre était ravi de l'entendre, et de la voir si occupée de son portrait. Il se souvint qu'il y avait, dans une grotte où elle allait souvent, un piédestal sur lequel on devait poser une Diane qui n'était pas encore finie; il s'y plaça avec un habit extraordinaire, couronné de lauriers, et *tenant une lyre à la main.*



Lorsqu'elle entra dans la grotte, elle se jeta sur un lit de gazon; elle soupira, elle répandit quelques larmes. Lutin avait

mis le petit chapeau rouge pour qu'elle ne vît pas d'abord, ensuite il l'ôta; elle l'aperçut avec une surprise extrême. Elle s'imagina que c'était une statue; mais peu à peu elle s'accoutumait à voir une figure si approchante du naturel, lorsque le prince, accordant sa lyre à sa voix, chanta des paroles qui peignaient sa situation.

Quelque charmante que fût la voix de Léandre, la princesse ne put résister à la frayeur qui la saisit; elle tomba évanouie. Lutin, alarmé, sauta du piédestal à terre, et remit son petit chapeau rouge pour n'être vu de personne. Il prit la princesse entre ses bras, il la secourut avec un zèle et une ardeur sans pareille; elle ouvrit ses beaux yeux, n'aperçut personne; mais elle sentit quelqu'un auprès d'elle qui lui prenait les mains, qui les baisait, qui les mouillait de larmes. Elle fut longtemps sans oser parler. Enfin elle s'écria : Lutin, galant Lutin, que n'êtes-vous celui que je souhaite! A ces mots, Lutin allait se déclarer; mais il n'osa encore le faire.

La princesse, croyant être seule, appela Abricotine, et lui conta les merveilles de la statue animée. Quel dommage, disait-elle, que ce Lutin soit difforme et affreux! car se peut-il des manières plus gracieuses et plus aimables que les siennes? Et qui vous a dit, Madame; répliqua Abricotine, qu'il soit tel que vous vous le figurez? Psyché ne croyait-elle pas que l'Amour était un serpent? Votre aventure a quelque chose de

semblable à la sienne. Si c'était Cupidon qui vous aimât, ne l'aimeriez-vous point ? Si Cupidon et l'inconnu sont la même chose, dit la princesse en rougissant, hélas ! je veux bien aimer Cupidon ! Il est aisé de s'imaginer tout le plaisir que cette conversation fit à Léandre.

Cependant le petit Furibond attendait impatiemment le retour de ses quatre hommes, qu'il avait envoyés à l'île des Plaisirs tranquilles ; il en revint un qui lui annonça qu'à moins de mener une grosse armée, il n'entrerait jamais dans l'île.

Le roi son père venait de mourir ; il se trouva maître de tout. Il assembla plus de quatre cent mille hommes, et partit à leur tête. *C'était là un beau général :* son cheval de ba-



taille n'avait pas une demi-aune de haut. Quand les Amazones aperçurent cette grande armée, elles en vinrent donner avis à la princesse, qui envoya la fidèle Abricotine au royaume des

fées pour prier sa mère de lui mander ce qu'elle devait faire pour chasser le petit Furibond de ses états. Mais Abricotine trouva la fée fort en colère : Je n'ignore rien de ce que fait ma fille, lui dit-elle; Le prince Léandre est dans son palais; il l'aime, il en est aimé. Tous mes soins n'ont pu la garantir de la tyrannie de l'Amour; la voilà sous son fatal empire. Retirez-vous, Abricotine; je ne veux plus entendre parler de cette fille dont les sentiments me donnent tant de chagrin.

Abricotine vint apprendre à la princesse ces mauvaises nouvelles. Lutin était auprès d'elle sans qu'elle le vît. Il n'osa lui parler dans ce moment, mais il se souvint que Furibond était fort intéressé, et qu'en lui donnant bien de l'argent, peut-être il se retirerait.

Il s'habilla en amazone, il se souhaita dans la forêt pour reprendre son cheval. Dès qu'il l'eut appelé Gris-de-Lin, Gris-de-Lin vint à lui, sautant et bondissant. Léandre arriva au camp de Furibond. On fut dire au roi qu'une jeune dame demandait à lui parler de la part de la princesse des Plaisirs tranquilles. Il prit promptement son manteau royal, et se mit sur son trône : on eût dit un gros crapaud qui contrefaisait le roi.

Léandre lui dit que la princesse préférant une vie douce et paisible aux embarras de la guerre, elle lui envoyait offrir de l'argent autant qu'il en voudrait, pour qu'il la laissât en paix.

Furibond répondit qu'il voulait bien avoir pitié d'elle ; qu'elle n'avait qu'à lui envoyer cent mille mille mille millions de pistoles, qu'aussitôt il retournerait dans son royaume. Léandre dit qu'on serait trop longtemps à compter cent mille mille mille millions de pistoles, qu'il n'avait qu'à dire combien il en voulait de chambres pleines.

Furibond répondit à Léandre qu'il voulait trente chambres bien grandes toutes remplies de pièces d'or. Léandre fut conduit dans les chambres qu'il devait remplir d'or ; *il prit la rose et la secoua tant et tant*, qu'il en tomba pistoles, quadruples,



louis, écus d'or, nobles à la rose, souverains, guinées et sequins : cela tombait comme une grosse pluie. Furibond se ravissait, s'extasiait, et plus il voyait d'or, plus il avait envie de prendre l'amazone et d'attraper la princesse.

Dès que les trentes chambres furent pleines, Furibond cria à ses gardes : Arrêtez cette amazone, c'est une friponne, c'est

de la fausse monnaie qu'elle m'apporte. Mais aussitôt le petit chapeau fut mis, et Lutin disparut. Les gardes crurent qu'il était sorti ; ils coururent après lui, et laissèrent Furibond seul. Dans ce moment Lutin le prit par les cheveux, et lui coupa la tête comme à un poulet, sans que le petit malheureux roi vît la main qui l'égorgeait.



Quand Lutin eut sa tête, il se souhaita dans le palais des Plaisirs. La princesse se promenait, rêvant tristement à ce que sa mère lui avait mandé, lorsqu'elle vit tout d'un coup *une tête en l'air*, sans que personne la tînt. Ce prodige l'étonna si fort, qu'elle ne savait qu'en penser. Ce fut bien pis, quand on posa cette tête à ses pieds, sans qu'elle vît la main qui la tenait. Aussitôt elle entendit une voix qui lui dit :

Ne craignez plus, charmante princesse, Furibond ne vous fera jamais de mal.

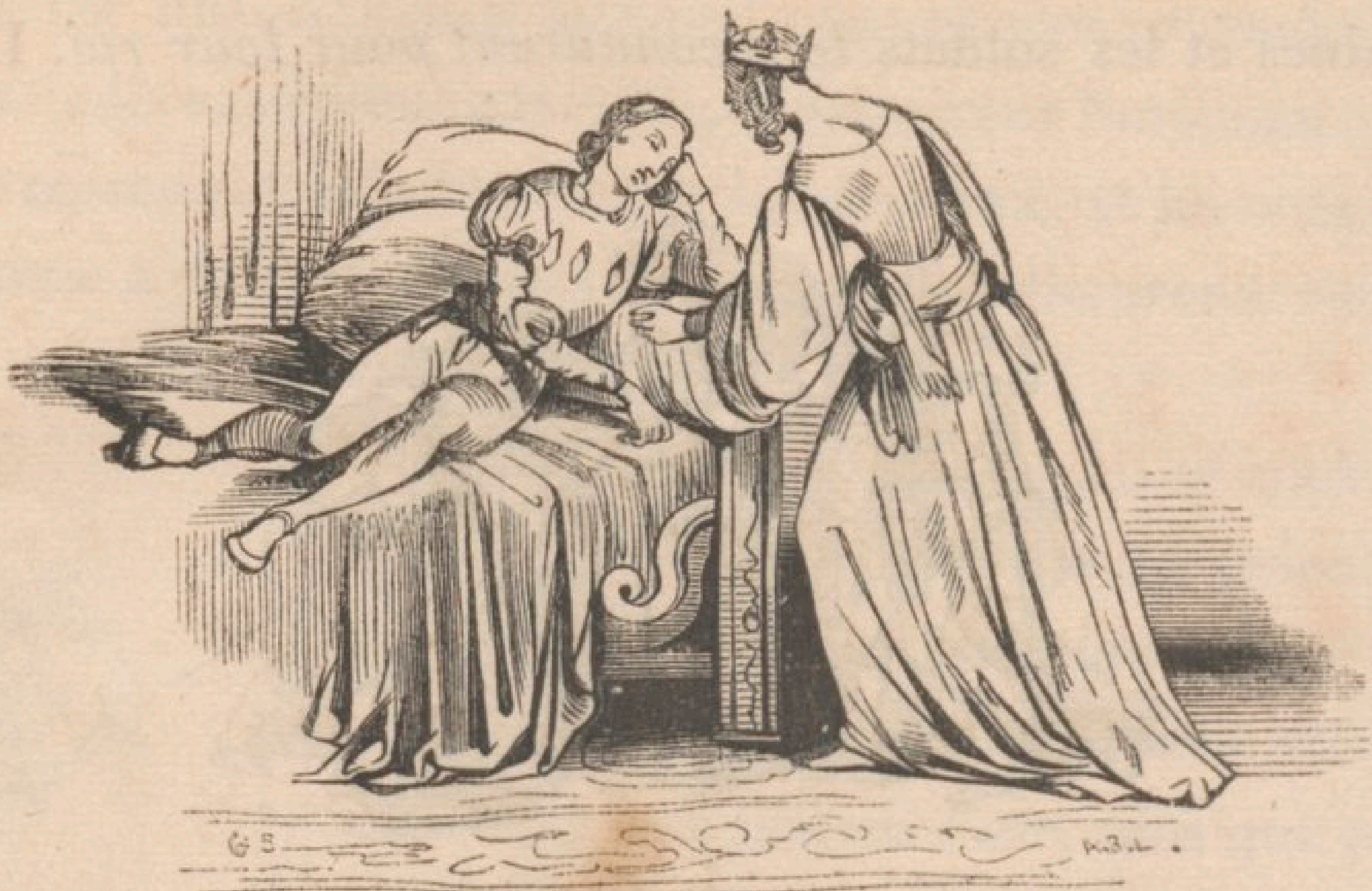
Abricotine reconnut la voix de Léandre, et s'écria : Je vous proteste, madame, que l'invisible qui parle est l'étranger qui m'a secourue. Ah ! dit la princesse, étonnée et ravie, s'il est vrai que Lutin et l'étranger soient une même chose, j'avoue que j'aurais bien du plaisir à lui témoigner ma reconnaissance ! Lutin repartit : Je veux encore travailler à la mériter. En effet, il retourna à l'armée de Furibond. Dès

qu'il y parut avec ses habits ordinaires, chacun vint à lui ; les capitaines et les soldats *le reconnurent pour leur roi.* Il leur



donna libéralement à partager entre eux les trente chambres pleines d'or, de manière que cette armée fut riche à jamais, et retourna encore vers la princesse, ordonnant à son armée de s'en aller à petites journées dans son royaume. La princesse s'était couchée, et le profond respect que ce prince avait pour elle l'empêcha d'entrer dans sa chambre; il se retira dans la sienne, sans penser à en fermer la porte.

La princesse mourait de chaud et d'inquiétude, elle se leva avant l'aurore, et descendit en déshabillé dans son appartement bas. Mais quelle surprise fut la sienne *d'y trouver Léandre endormi sur un lit!* Elle eut le temps de se convaincre que c'était la personne dont elle avait le portrait dans sa boîte



de diamants. Il n'est pas possible, disait-elle, que ce soit ici Lutin, car les lutins dorment-ils? Elle touchait doucement ses cheveux, elle l'écoutait respirer, et ne pouvait s'arracher d'auprès de lui.

Dans le temps qu'elle était le plus attentive à le regarder, sa mère, la fée, entra avec un bruit si épouvantable que Léandre s'éveilla en sursaut. Quelle surprise et quelle affliction pour lui, de voir sa princesse dans le dernier désespoir! Sa mère l'entraînait, la chargeant de mille reproches.

Il jugea bien qu'il ne pouvait pas la retenir malgré une personne si puissante; mais tous les deux se jetèrent à ses pieds

Vous ne connaissez pas les disgrâces de l'amour, s'écria la fée, et les trahisons dont ces aimables trompeurs sont capables.

Vainement ils soupiraient, ils mouillaient de larmes les mains de la fée, elle y paraissait insensible, et sans doute elle ne leur aurait point pardonné, si l'aimable fée Gentille n'eût paru dans la chambre.

Elle embrassa la vieille fée, lui rappelant les services qu'elle lui avait rendus, et demanda pour toute récompense le pardon des jeunes amants. Eh bien! répondit la vieille fée, je consens à tout ce que vous souhaitez, charmante Gentille. *Venez dans*



mes bras recevoir l'assurance de mon amitié. Je veux, ajouta la

mère fée, transporter l'île des Plaisirs tranquilles, le château et toutes les merveilles qu'il renferme dans le royaume de Léandre; j'y demeurerai avec eux, et je leur ferai encore de plus grands biens.

Comme Gentille pensait à tout, elle avait fait transporter, par la vertu de Brelic Breloc, les généraux et les capitaines de l'armée de Furibond au palais de la princesse, afin qu'ils fussent témoins de la galante fête qui allait se passer. Le plus singulier de l'aventure, c'est que chaque nymphe trouva, parmi les braves que Gentille avait attirés dans ces beaux lieux, un époux aussi passionné que s'ils s'étaient vus depuis dix ans. Ce n'était néanmoins qu'une connaissance au plus de vingt-quatre heures; mais la petite baguette produit des effets encore plus extraordinaires.

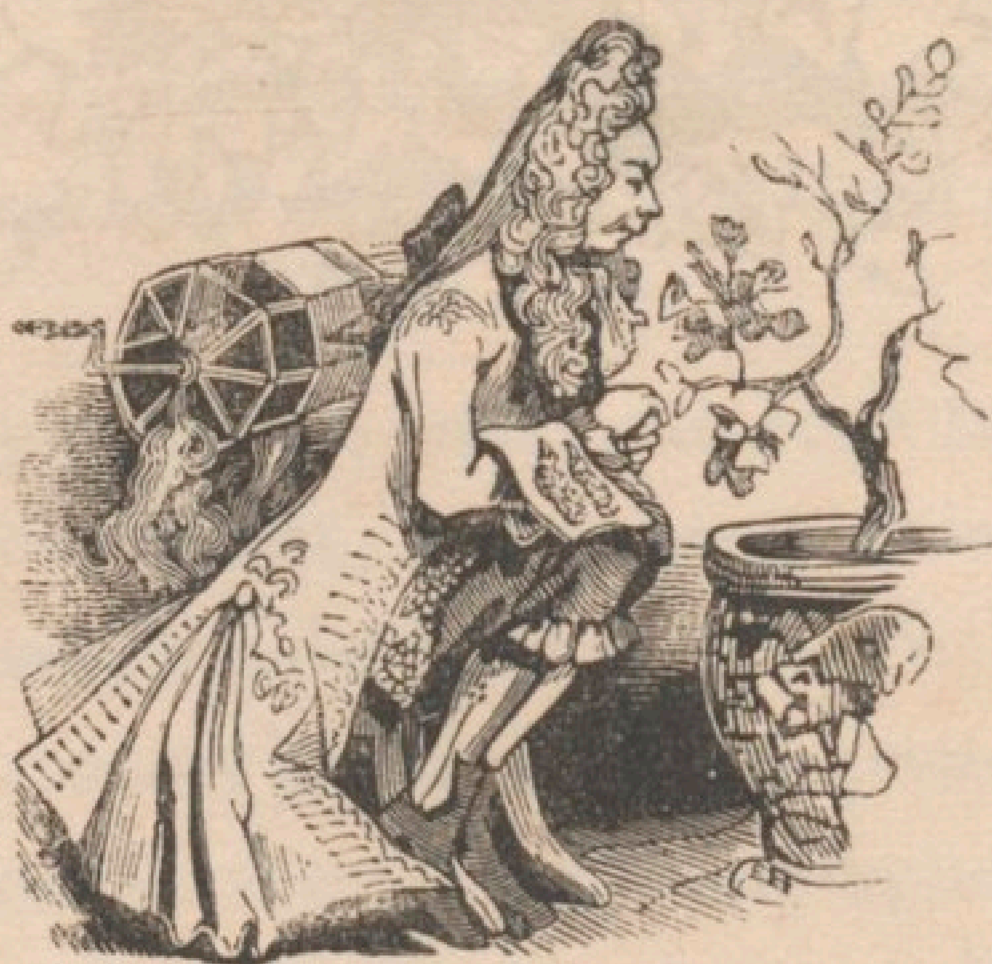




LE PRINCE SINCER.

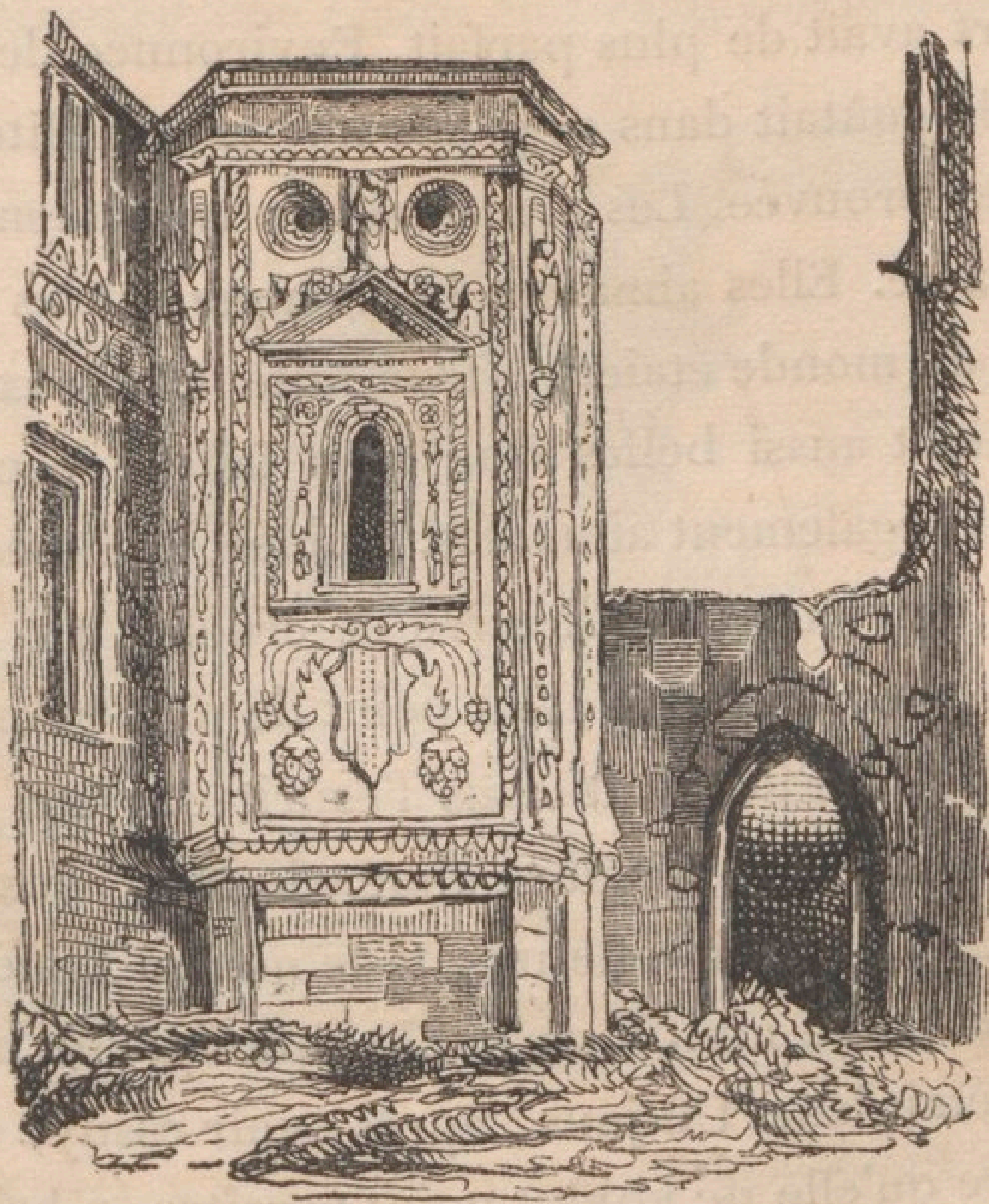
—

Il y avait une fois, dans le pays des Zinzolantins, un roi qui avait pour les vers à soie une extrême passion; il passait les jours entiers dans ses jardins à cueillir des feuilles de mûrier pour leur nourriture; et le reste du temps, il se renfermait dans son cabinet *pour regarder travailler ces petits animaux*, et pour y faire des écheveaux de la soie qu'ils avaient filée, ne trouvant qui que ce soit qui les fît à son gré. En effet, personne ne dévidait mieux que lui cette soie, il en donnait fort souvent



aux seigneurs (la plupart dévideurs à son exemple), et qui se faisaient gloire d'imiter le souverain. Qu'en arriva-t-il? l'esprit et la politesse abandonnèrent un séjour où ils étaient si méprisés; l'impolitesse s'empara de la jeunesse, et l'ennui fut le partage des plus belles dames. Dans l'impossibilité de faire usage de leurs charmes avec des hommes qui ne connaissaient et n'admiraient que la beauté de leurs vers et la finesse de leur soie, elles se retirèrent presque toutes dans des provinces éloignées. Il s'y forma une petite cour, non de princes ni de ducs, pas même de marquis; elles en avaient éprouvé trop d'impertinences et d'impolitesses; mais de personnes d'une condition moins élevée, qui, pour n'avoir aucun de ces titres, n'en avaient pas moins de mérite : chez eux, on trouvait le bon goût et la probité; ils chérissaient les sciences, et jouissaient

de tous les plaisirs sans jamais en bannir la délicatesse, qui seule en fait tout le charme ; enfin, c'étaient des hommes différents de ceux de la cour du roi dévideur. La reine fut une des premières à se retirer. *Elle avait un fort beau château*



dans une forêt située sur le bord de la mer; elle le choisit pour son habitation.

Après avoir pris congé du roi à qui son départ ne déplut

point, elle emmena avec elle deux princesses, qui étaient les seuls fruits de son mariage, et quelques-uns de ses sujets, dont elle connaissait le zèle et l'affection. La solitude de ce lieu ne l'effraya pas ; elle le fit embellir, et rendit ce séjour charmant, en joignant à tout ce que la nature avait de plus beau ce que l'art avait de plus parfait. Environnée de gens qu'elle aimait, elle goûtait dans ce palais une tranquillité qu'elle n'avait jamais éprouvée. Les princesses en trouvaient aussi le séjour enchanté. Elles aimaient la musique, et les plus habiles musiciens du monde étaient à leur suite. Ces deux jeunes personnes étaient aussi belles que bien faites, cependant elles n'étaient pas également aimables. L'aînée, nommée Aigremine, était fière, envieuse, vindicative et cruelle. La cadette était douce, complaisante, et n'avait point de plus grand plaisir que celui d'obliger. Elle avait dans l'esprit et dans le caractère mille charmes qui la faisaient aimer de tous ceux qui la connaissaient; aussi avait-elle mérité le nom d'Aimée. Elle avait pour sa sœur une amitié véritable, quoiqu'elle n'ignorât pas qu'elle en était haïe. Un jour, après avoir essuyé mille reproches, parce qu'elle ne voulut point paraître en habit négligé à un bal où il devait se trouver beaucoup de monde, elle fut se promener toute seule sur le rivage, pour dissiper le chagrin que l'humeur de la princesse sa sœur lui avait causé. Aigremine, de son côté, alla dans la forêt, pour imaginer une pa-

rure qui pût effacer celle de sa sœur. Occupée de ces pensées, elle marcha longtemps sans s'apercevoir du chemin qu'elle faisait. La lassitude l'obligea enfin de s'asseoir au pied d'un chêne qui formait un ombrage que l'ardeur du soleil ne pouvait pénétrer *Examinant la grandeur et la grosseur de cet arbre*, elle découvrit une petite clef cachée entre l'écorce et le



bois; elle la prit, n'imaginant pas quel en pouvait être l'usage, elle voulut la remettre au même endroit. Après l'avoir vainement essayé, elle la fit entrer dans un trou qui s'offrit à sa vue; à l'instant la clef tourna toute seule, et fit ouvrir une petite porte pratiquée dans le chêne avec un art infini. Cette

porte cachait un escalier. La princesse, curieuse de savoir en quel lieu il la pourrait conduire, prit le parti de descendre; les premières marches lui parurent fort sombres, mais après en avoir descendu quelques-unes, elle vit avec surprise que l'escalier était éclairé de plusieurs bougies placées dans de très-beaux lustres de cristal de roche. Elle continua son chemin, et, quand elle eut descendu plus de trois cents marches, elle arriva dans un appartement meublé magnifiquement. On dira qu'il est étonnant et presque impossible qu'une personne de son sexe ait été assez hardie pour entrer seule dans un souterrain qui lui était inconnu, mais je dirai, parce que je le sais, et pour que l'on cesse de s'en étonner, qu'elle portait à son petit doigt une bague que son aïeul lui avait laissée, en mourant, pour la préserver jusqu'à l'âge de vingt ans de toutes sortes de dangers. Persuadée qu'elle n'avait rien à craindre, elle avança jusque dans un grand cabinet, ou plutôt dans un magasin de bijoux rares et de pierres précieuses. Elle s'arrêta pour examiner toutes ces richesses; mais, portant sa vue sur un lit de drap d'argent placé dans une espèce d'enfoncement, quel fut son étonnement lorsqu'elle aperçut sur le lit un jeune homme, le plus beau qui fut jamais; *il paraissait enseveli dans un profond sommeil.* Aigremine s'approcha du lit pour le mieux considérer. Cette curiosité lui coûta cher, puisque dès ce moment elle ne fut plus maîtresse de sa liberté. Persuadée (comme



toutes les jolies femmes le sont) qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer, elle n'hésita point à réveiller cet aimable inconnu, et cela dans le dessein de lui inspirer cette tendresse qu'elle souhaitait qu'il eût pour elle. Elle fit donc un peu de bruit en passant dans la chambre voisine, afin qu'il ne pût l'en accuser ; elle y trouva un papier sur lequel était écrit :

« Celle qui pourra se faire aimer du plus laid de tous les mortels, aura seule le pouvoir de rendre sensible le prince qui repose ici. »

La princesse lut ce papier plusieurs fois, et se flatta que ses yeux étaient assez puissants pour toucher ce jeune prince, et qu'elle en ferait la conquête sans être obligée de chercher le plus laid des hommes pour lui donner de l'amour. Remplie de cette confiance, elle voulut rentrer dans le cabinet, ne doutant

pas que l'inconnu ne fût réveillé; mais une toile d'araignée, au travers de laquelle il était impossible de distinguer aucun objet, en ferma l'entrée aussitôt qu'elle se mit en devoir d'en approcher. Un si léger obstacle ne m'empêchera pas de passer, dit Aigremine; elle s'avance; et, malgré tous ses efforts, elle ne put jamais lever ni percer cette toile. Étonnée d'une si grande résistance, elle prit le parti de remonter dans la forêt, de retourner auprès de la reine, et de faire chercher cet homme si vilain, qu'il fallait rendre amoureux avant que d'enflammer celui qu'elle venait de voir. Elle repassa donc dans les mêmes appartements, remonta l'escalier, et sortit de l'arbre par la porte qu'elle avait ouverte. A peine en était-elle sortie que cette porte se referma sans qu'il lui fût possible de voir par où elle s'était ouverte, ni de retrouver la petite clef. Elle tourna plusieurs fois autour de l'arbre, mais ce fut inutilement. Désespérée de cette aventure, elle reprit le chemin du château, et, se promenant sur le bord de la mer, elle aperçut la princesse, sa sœur, qui regardait avec attention un brillant d'une grosseur et d'une beauté surprenante; un oiseau venait de le laisser tomber sur sa robe, en lui disant de le conserver avec soin, parce qu'il la préserverait un jour d'un grand danger, si elle avait recours à lui. Aigremine, enchantée de la beauté de cette pierre admirable, voulut s'en emparer; elle en fut empêchée par un petit homme qui se trouva derrière

elle, et dont la figure épouvantable lui fit prendre la fuite aussi bien qu'à la princesse Aimée. L'une et l'autre se retirèrent dans la forêt.

Ce petit homme avait trois pieds de haut; sa tête plate et fort large, était ornée de cheveux roux; ses yeux étaient enfoncés et si peu ouverts qu'on ne les aurait jamais distingués, sans le rouge éclatant dont ils étaient bordés; son nez était rouge et pointu; ses joues pendaient jusque sur sa poitrine, et sa bouche et son menton étaient garnis d'une barbe rousse, longue et touffue; son corps tout contrefait n'était soutenu que d'une jambe, *sur laquelle il était posé comme sur un pivot;* mais il était si bien en équilibre que le moindre



vent le faisait tourner sans discontinuer : c'est pourquoi il ne sortait que lorsque l'air était extrêmement calme; il ne marchait point, mais il sautait avec une légèreté merveilleuse, et,

faisant plusieurs petits sauts, il arrivait promptement où il avait envie d'aller. Aigremine, revenue de la peur que ce petit monstre lui avait causée, se rapprocha de lui, et, d'un ton plein d'aigreur, lui demanda qui il était, et qui pouvait l'avoir rendu assez hardi pour s'opposer à ce qu'elle avait envie de faire. Je suis un roi puissant, lui dit-il, je me nomme Sincer ; des raisons que je ne puis vous dire m'éloignent de mes états, et me font passer mes jours dans le fond d'un rocher qui n'est pas loin d'ici. Je vous ai vue plusieurs fois dans ces beaux lieux. J'ai remarqué les injustes procédés que vous avez eus souvent envers la princesse votre sœur, et je viens encore d'être témoin de la violence que vous lui vouliez faire, en lui arrachant un diamant qui doit lui appartenir. L'amour que j'ai pour la justice, joint à un mouvement que je n'ose déclarer, m'ont engagé à prendre son parti et à vous empêcher de lui faire cette violence. La princesse écouta ce discours avec une impatience extrême, elle dissimula cependant sa colère, parce qu'elle fit réflexion que celui qui lui parlait ne pouvait être égalé en laideur par qui que ce fût au monde, et qu'elle ne devait par conséquent rien négliger pour lui plaire, puisqu'il était écrit qu'elle ne pourrait qu'à cette condition rendre sensible ce qu'elle aimait.

Elle prit donc un air plus doux, et lui dit que la qualité de roi et l'état malheureux auquel il paraissait réduit la forçaient

à lui pardonner; qu'elle désirait même être de ses amies, et qu'elle se flattait qu'il ne lui refuserait pas son amitié. Ensuite elle le pria de venir la voir au château, en l'assurant que la reine, apprenant sa qualité, lui offrirait, sans aucun doute, un appartement où il pourrait attendre plus à son aise que la fortune cessât de le persécuter. Le roi la remercia poliment, et lui dit qu'il connaissait trop bien l'excès de sa laideur pour oser se flatter de l'amitié d'une aussi belle princesse, et pour aller habiter une cour où il savait que l'on pardonnait peu la difformité de la figure. En disant cela, il fit un saut pour prendre congé d'elle et lui faire une révérence, et se retira en soupirant, non sans regarder l'aimable Aimée, que la présence de sa sœur avait toujours tenue un peu éloignée. Cette princesse avait écouté la conversation de sa sœur et de Sincer; elle avait été surprise de l'air de bonté qu'Aigremine avait affecté, et de la prière qu'elle lui avait faite de venir au château. Elle jugea que la princesse n'avait eu cette douceur que parce qu'elle voulait cacher quelque désir de vengeance. La pitié qu'Aimée avait pour les malheureux lui fit prendre la résolution d'avertir le roi de se méfier des caresses apparentes que sa sœur lui ferait. Elle remit au lendemain l'exécution de son projet. Ce jour étant arrivé, elle sortit avec une de ses femmes, et prit le chemin du rocher de Sincer. Elle en était fort peu éloignée lorsqu'*elle s'arrêta pour écouter* un air dont



les paroles paraissaient lui être adressées. Le son de la voix qu'elle entendait était si touchant, et flattait si fort son oreille, qu'elle demeura longtemps dans l'endroit où elle était, même après que l'on eût cessé de chanter. Céphise (c'était le nom de celle qui l'accompagnait) la tira de sa rêverie, en lui faisant apercevoir Sincer qui venait à elle.

Quoiqu'elle se fût déterminée à le considérer sans effroi, elle ne put cependant jeter les yeux sur lui sans trembler, et sans les détourner aussitôt. Il s'en aperçut avec chagrin, et la saluant avec beaucoup de respect, il la pria d'entrer un instant dans son palais rustique pour s'y reposer. Aimée y consentit,

et lui dit qu'elle n'était sortie que pour le voir, et lui apprendre des choses d'une extrême conséquence. Le roi lui présenta la main de la meilleure grâce qu'il lui fut possible, la conduisit dans sa grotte, et lui tint les discours les plus spirituels. Elle ne se serait jamais imaginée qu'un homme aussi laid pût s'exprimer avec autant de grâce. Tout ce qu'il lui disait était prononcé d'un ton qui plut si fort à la princesse, qu'elle souhaita plus d'une fois d'avoir un amant qui eût autant d'esprit que cet infortuné. *Enfin elle arriva dans le rocher;* une mousse fraîche et verte le tapissait; une table faite d'un morceau de marbre blanc, que la nature seule avait travaillée; un lit et quelques siéges de gazon étaient les uniques meubles qu'il renfermait. Une fontaine d'où sortait une eau claire et pure tombait du haut de ce rocher, et formait un petit ruisseau, dont le bruit, joint avec celui que faisaient deux rossignols perchés sur un oranger chargé de fleurs et de fruits, parut plus charmant à la princesse que les plus beaux concerts qu'elle eût jamais entendus.



Après avoir fait l'éloge de cette agréable retraite, elle entretint Sincer des raisons qui l'avait engagée à lui rendre visite. Le prince, charmé de l'intérêt qu'elle prenait à ce qui le regardait, lui dit les choses du monde les plus propres à lui

marquer sa reconnaissance; il lui en échappa même quelques-unes qui faisaient connaître que son cœur était rempli de l'amour le plus tendre. Aimée les entendit bien, mais elle feignit de ne pas deviner que c'était à elle qu'elles s'adressaient; et pour changer la conversation, elle conta au roi avec quelle satisfaction elle avait entendu une voix charmante avant que de le rencontrer, et lui demanda s'il ne connaissait pas celui qui avait si bien chanté. C'est un prince qui vous adore, répondit Sincer, et qui vous offre son cœur, sa main et la couronne qu'il doit un jour porter; mais sa figure lui défend d'espérer. Il soupira en finissant ces mots. La princesse rougit, et comprenant bien que c'était de lui qu'il voulait parler, elle ne le questionna pas davantage, mais elle devint rêveuse; elle le quitta peu après, parce qu'elle craignait qu'on ne s'aperçut de son absence. Elle reprit donc le chemin du palais, en entretenant Céphise de l'esprit qu'elle trouvait à Sincer. Je t'avoue, ma chère Céphise, lui disait-elle, que je sens pour lui, malgré sa laideur, ce que je n'ai jamais senti pour personne. Je ne sais si c'est amitié, mais je tremble que ce soit quelque chose de plus. Quoi, madame, dit cette fille étonnée, vous aimeriez ce petit monstre, et toute sa figure ne vous fait pas horreur! vous pourriez vous résoudre à vivre avec lui! Que feriez-vous d'un homme si hideux? Le plus petit vent le faire tourner comme une girouette. Ah! dit la jeune Aimée, il

pense si délicatement, il parle avec tant d'esprit, que je le préférerais aux plus beaux hommes du monde. Ils sont presque toujours d'une sottise outrée, enchantés d'eux-mêmes; ils ont autant de plaisir à consulter leurs miroirs que les personnes de notre sexe. La princesse allait continuer son discours; mais un cri qu'elle entendit l'en empêcha, et regardant à terre, elle vit avec surprise une vipère blanche, qui jetait du feu par les yeux, et qui lui dit : Vous avez pensé m'écraser, madame; si je n'étais pas aussi bonne que je le suis, je vous punirais de votre étourderie; mais je vous pardonne, à condition que vous me remettrez sur le tronc du marronnier que vous voyez et duquel je viens de tomber; je reconnaîtrai quelque jour ce service, car je suis fée; mais, comme toutes mes sœurs, je suis obligée de quitter ma figure naturelle un jour de la semaine, pour prendre celle que me donne un vieux sorcier de qui nous dépendons, et qui nous punit de cette façon, pour lui avoir coupé, un jour qu'il dormait, une barbe et des moustaches qui nous déplaisaient fort. Je reprendrai ce soir ma forme ordinaire, et vous aurez de mes nouvelles. Aimée la prit en tremblant, la porta sur l'arbre, et s'éloigna promptement, pour ne plus voir cette bête qui lui avait fait une peur horrible. Elle arriva donc au château; elle y trouva Aigremine qui envoyait, de la part de la reine, prier le roi Sincer de venir passer quelques jours au palais. Ces ordres ef-

frayèrent d'abord Aimée qui connaissait la méchanceté de sa sœur; mais elle ne fut pas longtemps sans être rassurée, parce qu'une femme d'Aigremine lui confia l'aventure de la forêt, que cette princesse lui avait apprise. Sincer fut surpris de la prière que la reine lui faisait faire. Son premier mouvement fut de la refuser honnêtement; mais, faisant réflexion qu'il verrait tous les jours la belle princesse qu'il aimait, il se détermina à partir, et sauta dans une calèche qu'on lui avait envoyée. Il était attendu au château avec impatience; mais cette impatience avait différents motifs : toutes les dames étaient curieuses de voir cet homme fait autrement que les hommes.

Enfin il arriva, et reçut les honneurs que l'on devait à son rang. Aigremine lui fit un accueil très-agréable; elle était extraordinairement parée, et sans la beauté de la princesse sa sœur, on aurait cru qu'elle était la plus belle de l'univers. Malgré tous ses soins, elle eut le chagrin de voir, et ce jour-là et les suivants, que Sincer n'était point touché de ses charmes; ses regards étaient incessamment tournés sur Aimée. Le dépit d'Aigremine fut inconcevable; elle avait tout mis en œuvre pour plaire au plus affreux des mortels, sans pouvoir y réussir. Tout ce qui offense l'amour-propre des dames n'est jamais pardonné; aussi devint-elle furieuse contre le prince et la princesse. Que n'aurait-elle pas donné pour les empêcher de se voir ! Mais cela n'était pas possible; car le roi avait la

liberté de lui parler; et il en cherchait les occasions. Elles se présentaient souvent, et Aimée ne se refusait point au plaisir de l'entendre.

Cette princesse, se promenant un soir dans une des allées du parc, aperçut une boule qui roulait fort vite, et qui s'arrêta lorsqu'elle fut près d'elle. *Cette boule s'ouvrit et elle en vit sortir une petite femme,* qui, s'élevant tout à coup, devint haute de dix ou douze pieds. Je suis la fée Farouche, dit-elle à la princesse, à qui vous avez rendu service il n'y a pas longtemps. Aimée la reconnut, parce qu'elle jetait du feu par les yeux comme la vipère blanche qu'elle avait mise sur l'arbre. Elle la salua donc très-respectueusement. La fée lui dit que l'amitié qu'elle avait pour elle l'avait engagée à la demander en mariage à la princesse sa mère pour le roi Papillon, son neveu, le plus aimable des hommes; qu'elle sortait du cabinet de la reine, qui lui avait donné son consentement, et que

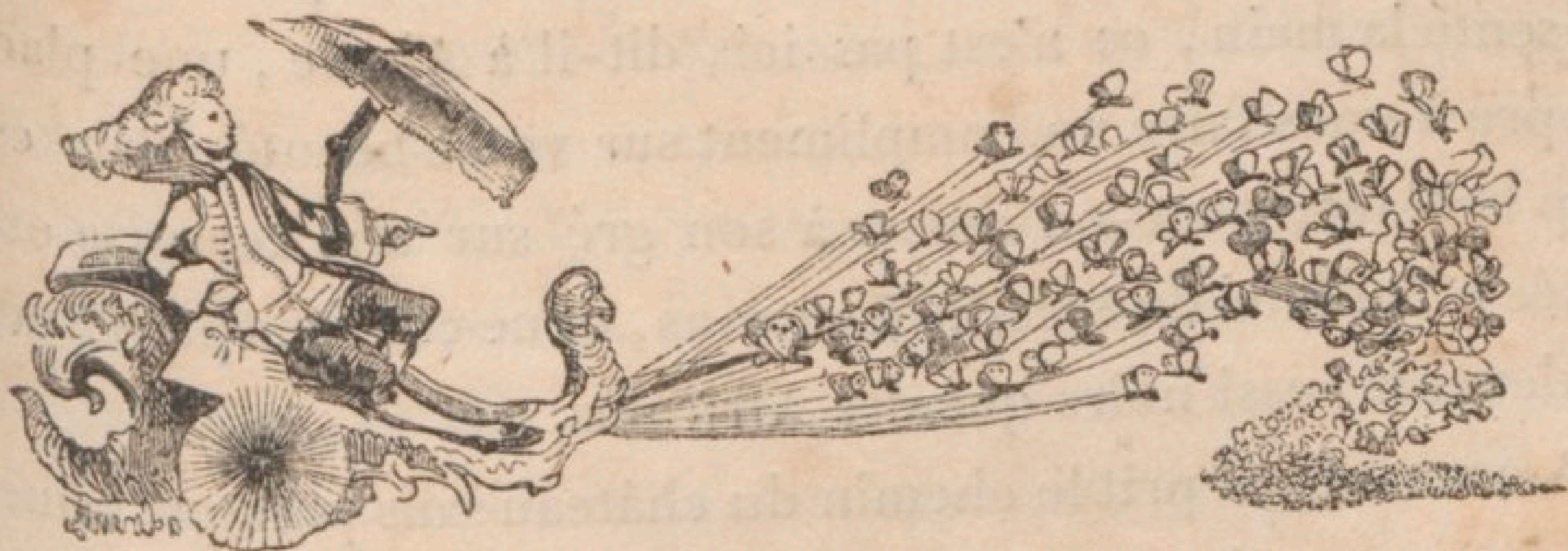


dans deux jours le prince arriverait pour l'épouser. Cette nouvelle, qui aurait fait un grand plaisir à beaucoup de prin-

cesses, affligea sensiblement la jeune Aimée : elle en fut si troublée, qu'elle n'eut pas la force de répondre un seul mot à la fée. Farouche, s'imaginant que c'était la joie qui l'empêchait de parler, la baisa au front, et lui disant adieu, se remit dans sa boule, qui reprit le chemin par où elle était venue.

Céphise, arrivant aussitôt, vint dire à la princesse que la reine la voulait entretenir : elle se rendit donc auprès d'elle, et sans lui donner le temps de répondre, elle lui ordonna de se préparer à recevoir dans deux jours le prince Papillon pour époux. Aimée se jeta à ses genoux, et la conjura de retirer la parole qu'elle avait donnée à Farouche. La reine fut inflexible; elle craignait le pouvoir des fées; et dans l'espérance que cette fée lui donnerait un jour des marques de son amitié, elle dit à sa fille qu'elle voulait être obéie. Cette princesse n'osa répondre, et se retira fort affligée. Aigremine qui, dans un autre temps, aurait été jalouse de la préférence que la fée avait donnée à sa sœur, en fut charmée, se flattant que Sincer ne la voyant plus pourrait s'attacher à elle. Une nouvelle si fâcheuse vint bientôt aux oreilles de ce malheureux roi; il en tomba dangereusement malade : cependant le jour où le neveu de la fée devait être présenté arriva. La reine, les princesses et toute la cour furent au-devant de lui. A peine étaient-elles sur la terrasse, qu'elles aperçurent de fort loin une espèce de nuée fort brillante qui s'approchait avec vitesse. On ne douta

point que ce ne fût le prince. C'était lui en effet : *il était dans un char de diamant tiré par plus de dix mille papillons*, tous



couleur rose. Ils étaient attachés par des fils d'or entrelacés avec beaucoup d'art; cent jeunes seigneurs suivaient leur maître dans des calèches de cristal garnies de rubis et d'émeraudes, tirées également par des papillons; mais ceux-ci étaient blancs. Le roi fit descendre et arrêter son char aussitôt qu'il fut près des dames, et vint au-devant d'elles avec toute sa suite dans le plus bel ordre du monde. Il était habillé magnifiquement, et jamais homme n'avait été plus poudré et mieux frisé qu'il le parut alors; aussi avait-il passé au moins trois heures à sa toilette; la crainte qu'il avait de déranger sa frisure le faisait marcher très-doucement : cependant cela n'empêchait pas qu'il n'eût très-bon air; tout le monde l'admira et se récria sur la fraîcheur de son teint et la blancheur de ses mains. Rien de plus joli que sa figure, dont lui-même

paraissait épris. Il reconnut aisément la princesse au portrait que lui en avait fait la fée, et, s'étant approché de sa maîtresse, il lui fit une révérence des plus étudiées, et, après lui avoir présenté la main, ce n'est pas ici, dit-il à Aimée, une place propre à vous faire un compliment sur votre beauté, l'air est trop brûlant; peut-on causer à son gré sur une terrasse exposée à l'ardeur du soleil? Rentrons, et ne courons pas risque de devenir aussi noirs que des Africains.

A ces mots, il prit le chemin du château sans presque saluer la reine, non plus que les autres dames de sa suite. Étant entré avec la princesse et celles qui l'accompagnaient dans un grand salon préparé pour le recevoir, il se jeta sur un canapé, disant qu'il étouffait de chaud, et s'y tint penché d'un air très-peu respectueux : il demanda cependant pardon à la princesse de ce qu'il ne l'entretenait pas, et lui dit qu'il fallait absolument qu'il se fût un peu reposé, et qu'il eût moins chaud, avant que de pouvoir se résoudre à parler, et tout de suite, tirant de sa poche des flacons garnis de diamants et de senteur, il en répandit sur ses mains; ouvrant ensuite plusieurs tabatières d'or et de pierres précieuses, il prit du tabac, puis il chanta un petit air entre ses dents, qu'il ne finit que pour demander à la princesse si elle avait trouvé son équipage bien brillant, et si l'habit qu'il avait choisi entre deux cents était de son goût. Son discours tomba ensuite sur l'amour que

plusieurs femmes avaient eu pour lui. On peut juger si de pareils discours se trouvèrent du goût de la belle Aimée ; elle qui préférait l'esprit et le bon sens à tout ; et qui n'était point comme les personnes de son sexe, qu'un habit magnifique, une taille bien prise, et quelques autres agréments aussi peu estimables, touchent davantage qu'un cœur bien fait et un esprit délicat et naturel. Elle conçut donc pour lui un si grand éloignement, qu'elle sortit du salon en disant qu'elle se trouvait mal, et se retira dans son appartement pour cacher sa tristesse et ses pleurs. Quoique Sincer fût très-malade, il s'y traîna quelque temps après pour s'informer de ses nouvelles. La princesse soupira en le voyant, et lui dit : Ah ! prince, pourquoi n'est-ce pas à vous que la reine me destine ? Ne sauriez-vous m'arracher à celui que l'on veut unir avec moi ? Sincer transporté prit une de ses mains, la baisa tendrement, et lui dit : Quoi ! belle Aimée, serait-il vrai que vous aimassiez mieux vivre avec moi qu'avec un prince dont tout le monde admire la beauté et la bonne mine ? Fait comme je le suis, serais-je assez heureux pour ne vous point déplaire ? Répondez-moi de grâce, votre réponse fera le bonheur ou le malheur de ma vie. Oui, seigneur, lui dit-elle, je vous aime. Cet aveu... Elle allait continuer ; mais Sincer, faisant un saut en arrière, devint si petit, si petit, qu'à la fin elle ne le vit plus. *Une épaisse fumée parut à sa place, et quand elle fut dissipée,*

la princesse vit devant elle un jeune homme beau comme le jour, et dont l'air à la fois noble, doux et spirituel, inspirait



un certain je ne sais quoi qui le faisait aimer aussitôt qu'on le voyait. Elle le regarda donc avec autant d'admiration que de surprise ; mais elle fut bien plus étonnée lorsqu'il lui dit avec toutes les grâces imaginables : L'aveu charmant que vous venez de faire, madame, vient de finir mon enchantement. Je suis Sincer qui, sous une forme déplaisante, a été assez hardi pour vous dire qu'il vous adorait. Aimée le reconnut au son de sa voix, et laissant éclater la joie qu'elle avait de le retrouver si différent de ce qu'il avait été, elle le pria de lui apprendre comment une semblable métamorphose avait pu se faire. Je suis roi, lui dit-il, de l'île de la Sincérité ; j'y régnais pai-

siblement aimé de tous mes sujets. Un jour que je chassais avec beaucoup d'ardeur un lion qui m'avait échappé plusieurs fois, je me perdis, et je me trouvai dans une allée où j'aperçus une femme faite comme je l'étais il y a un moment : je la regardai, et je ne pus m'empêcher de rire, en la voyant tourner sur sa jambe comme un bilboquet. Elle s'en aperçut, et, se mettant en colère, elle me demanda de quoi je riais : la politesse m'empêcha de lui en faire l'aveu; mais enfin elle me pressa si fort, que je convins de l'effet que la singularité de sa figure avait fait en moi; ma sincérité lui déplut, elle fronça le sourcil, elle fit trois ou quatre culbutes, après lesquelles elle me dit : Pour te punir de ton insolence, je veux que tu deviennes semblable à moi; rien ne pourra te rendre à ton état naturel, à moins que tu ne trouves une jeune princesse qui réunisse l'esprit, la bonté et la beauté, pour qui tu ressentes un violent amour, et à lquelle, malgré ta difformité, tu puisses en inspirer assez pour obtenir l'aveu de sa tendresse. Tu pourras cependant reprendre ta forme naturelle une heure chaque jour; mais ce ne sera que dans un souterrain qui se trouve dans une forêt qui appartient au roi Dévideur. Je veux encore qu'il ne te soit pas permis d'apprendre ton malheur à qui que ce soit au monde, que tu ne sois plus enchanté. J'écoutai ces menaces avec patience, je crus qu'elles seraient sans effet; mais quelle fut ma douleur, lorsque après que cette

épouvantable fée, car c'en était une, eut soufflé sur moi, je me trouvai transformé comme elle, et que je la vis s'éloigner de moi en riant de toute sa force. Je n'osai plus retourner dans mon palais, ni me vanter de ma naissance, persuadé qu'on ne me croirait pas. L'envie que j'avais de reprendre mon premier état me détermina à parcourir plusieurs royaumes, et à voir plusieurs cours, dans l'espérance de trouver une princesse telle que la fée me l'avait dépeinte; mais ce fut inutilement. Je me lassai donc de chercher, et je formai la résolution de vivre dans quelque coin du monde, éloigné de tout commerce. Je choisis le rocher où vous m'avez vu; je l'habitais depuis un an, lorsque j'eus le bonheur de vous voir pour la première fois; vous me parûtes une divinité : je sentis que vous étiez celle qui pouvait seule m'inspirer l'amour sans oser espérer de vous en inspirer à mon tour, ni penser qu'il vous fût possible de vous accoutumer à me voir. J'allais quelquefois dans le souterrain de la forêt pour avoir la satisfaction de me retrouver, pendant quelques minutes, tel que je suis. Je fus surpris un jour d'y trouver la princesse votre sœur, parce qu'un talisman en défendait l'entrée à tous les mortels. Je feignis de dormir, et pour ne lui point parler, et parce que je sentais que le moment de ma métamorphose allait arriver, elle se fit en effet sentir aussitôt qu'elle fut sortie du cabinet. Je sortis alors du souterrain par un chemin inconnu à tout

autre qu'à moi; elle-même en sortit aussi, parce qu'il ne lui fut pas possible de rentrer dans l'appartement où elle m'avait vu.

Elle venait d'avoir vingt ans accomplis, et son anneau n'avait de vertu contre les talismans, que jusqu'à ce qu'elle eût atteint cet âge. Voilà, ma chère Aimée, mon histoire; il ne me reste plus à présent qu'à vous jurer une tendresse éternelle, et qu'à vous prier de souffrir que je fasse tous mes efforts auprès de la reine votre mère, pour qu'elle vous accorde à mon amour, et qu'elle vous permette de venir régner dans des états où vous verrez tout le monde empressé à vous plaire. En achevant ces mots, il vit entrer Aigremine et Farouche qui avaient écouté leur conversation; l'une et l'autre étaient en furie : la fée, parce qu'Aimée dédaignait son neveu, et Aigremine, parce que le prince Sincer, qu'elle reconnaissait pour cet homme si charmant qu'elle avait vu dans le souterrain, était amoureux de sa sœur. Elle fit éclater sa colère contre les deux amants; mais Farouche termina la dispute en s'approchant de la malheureuse Aimée, et la prenant par des boucles de cheveux qui tombaient de sa coiffure, elle l'enleva par la fenêtre, sans que le désespoir du roi pût y mettre le moindre obstacle; il sortit aussitôt, malgré Aigremine qui voulut l'arrêter; et sans savoir où il allait, il s'éloigna du palais, résolu de ne point prendre de repos qu'il n'eût retrouvé sa chère princesse.

Le roi des Papillons, en apprenant cette nouvelle, se mit à rire : il trouva le conte fort bon à faire, et retourna dans son royaume. Pendant ce temps, la bonne tante emportait Aimée tout aussi vite qu'elle le pouvait. Après avoir parcouru plusieurs grands déserts et rochers escarpés, elle arriva au pied



d'une vieille tour; à son ordre, la porte s'ouvrit; elle y fit entrer cette princesse, et la conduisant dans une grande salle

pleine de limaçons, elle lui dit, avec un ton aigre, que si elle ne voulait pas consentir à épouser le roi des Papillons, il fallait que dans huit jours elle eût appris à danser à ces limaçons, ou qu'elle-même elle prendrait la figure d'un de ces vilains animaux. Après cette menace, Farouche s'envola, et la princesse laissa couler ses pleurs en abondance, sans avoir la moindre envie de lui obéir. Laissons-la pleurer à son aise, et retournons au roi Sincer.

Ce prince, après avoir traversé plusieurs campagnes, se trouva dans une forêt : après qu'il eut marché quelques pas, il aperçut une maison faite de feuilles, et dans cette maison *une vieille qui faisait la lecture à des petits enfants*. Il passa auprès d'elle sans s'arrêter, et sans y faire aucune attention ; il continuait même son chemin; mais elle lui cria d'arrêter, et lui dit, d'un ton de voix cassée et en branlant la tête : Prince, c'est en vain que tu cherches, tu ne peux rencontrer la princesse que tu n'aies auparavant trouvé une grenouille brillante, une femme extrêmement laide, qui connaisse sa laideur et qui ne cherche point à plaire, et un homme sans esprit, qui ne se flatte pas d'en avoir.

Le roi connut bien à cette façon de parler que c'était encore là une fée; il la pria donc de lui donner d'autres moyens pour retrouver sa charmante Aimée; mais pour toute réponse, elle lui fit une grimace avec un grand éclat de rire.



Il continua donc son chemin extrêmement las, très-affligé, et plus incertain que jamais de la route qu'il suivrait. Il n'eut pas fait cent pas, qu'il rencontra une autre vieille qui lui demanda la cause de son chagrin; il lui raconta ses malheurs, sans oublier ce que la fée qu'il venait de trouver lui avait dit; il ajouta qu'il ne pouvait se flatter de l'espérance de revoir jamais sa chère Aimée, s'il était vrai que ce bonheur dépendît de la rencontre d'une grenouille brillante, chose, dit-il, qui me paraît impossible ; les deux autres conditions me donnent moins d'inquiétudes. Ne vous flattez point, reprit la

bonne femme, elles ne sont guère plus dans les règles de la possibilité. Cependant vous pouvez trouver ces trois choses en les cherchant. Mais si, dans un an, vous ne les avez point encore découvertes, suivez mon conseil; abandonnez-vous au désespoir, vous seriez trop malheureux sur la terre. Allez, je ne puis vous en dire davantage. Que ma sœur, que vous venez de quitter, ne vous revoie pas ici; elle est méchante, et vous pourriez en éprouver quelque perfidie. Elle ne vous a enseigné le moyen de retirer votre princesse de l'endroit où elle est que parce qu'elle est persuadée que vous ne pourrez vous en servir. Le roi, qui craignait les enchantements, s'éloigna sans différer, et parcourut le monde, avec l'aide d'un cheval qu'il trouva le plus heureusement du monde en sortant du bois. Il fit dans les villes, dans les châteaux, dans les villages, une recherche exacte des laides personnes, et des hommes les plus sots; il en rencontra beaucoup, mais il remarqua que toutes ces femmes et ces filles ne s'ennuyaient pas à leurs toilettes, et qu'elles avaient même l'espérance de plaire après quelques réparations faites à leur visage. Il en voyait qui, avec un pied de rouge, quelques mouches placées avec art, et beaucoup de fleurs et de rubans, s'imaginaient qu'on les trouverait aimables malgré leur laideur, et qu'elles pourraient disputer de charmes avec les plus jolies personnes. Cet effet ordinaire de l'amour-propre des dames ne surprit point

le prince ; il savait qu'elles ont toutes apporté en naissant cette bonne opinion d'elles-mêmes ; mais ce qui l'étonna, ce fut de rencontrer, chez tous les hommes, ce même amour-propre aussi fort, et toutes ces petites faiblesses qui rendent le beau sexe méprisable. Il avait toujours entendu dire que les hommes étaient le plus parfait ouvrage de la nature, et il avait ajouté foi à ces discours sans trop les approfondir ; mais il pensa bien autrement lorsqu'il eut étudié ces créatures si parfaites ; il connut aisément que la plupart n'étaient occupées que de bagatelles ; il vit que les unes partageaient leurs jours, soit à leur toilette, soit à la table ou bien au jeu, ou, qui pis est, à faire les passionnées sans éprouver une véritable passion ; il reconnut que les autres paraissaient dans les compagnies, non pour y raisonner avec esprit et bon sens, mais seulement pour y répéter quelques pointes fades qu'ils avaient entendu débiter, quelques bons mots pris dans un livre, et pour y faire remarquer les bagues de prix, les bijoux, enfin toutes les magnificences dont la fortune leur avait fait présent ; il en démêla beaucoup d'autres qui, plus sots encore, se croyaient très-amusants ; il en vit qui balbutiaient continuellement sans savoir ce qu'ils disaient, et qui ne s'apercevaient pas qu'ils faisaient bâiller ceux qui étaient assez patients pour les écouter ; d'autres qui croyaient bien divertir en répétant mal des histoires qu'ils avaient déjà répétées cent fois ; enfin d'autres qui

ne disaient mot, parce qu'ils ne savaient que dire, s'imaginant que leur silence était une marque d'esprit. Je ne finirais pas si je suivais toutes les espèces de sots qu'il rencontra, sans cependant en trouver un tel qu'il le souhaitait, car il n'y en avait aucun qui ne crût avoir de l'esprit. Ce sot, cette femme et cette grenouille qu'il cherchait l'obligèrent de faire deux fois le tour du monde, mais ce fut inutilement. Il perdit donc l'espérance de revoir sa maîtresse. Se souvenant donc de ce que la petite bonne femme lui avait conseillé, il pensa que, suivant ses avis, il devait renoncer à la vie, puisqu'elle n'avait plus de charmes pour lui. Ces réflexions le conduisirent sur les bords d'une rivière. L'occasion était trop belle pour la manquer : il se précipita dedans, résolu de perdre des jours que ses malheurs rendaient insupportables. Au lieu de se noyer, comme il en avait le dessein, il sentit qu'il tombait doucement; un instant après, il se trouva sur un gazon au milieu d'un beau jardin. Il crut d'abord éprouver l'illusion d'un songe; mais voyant ensuite qu'il n'était point endormi, il se leva pour regarder s'il ne découvrirait personne dans ces lieux inconnus. Il se promena longtemps dans cet endroit solitaire; enfin il entendit un bruit de cors et de chiens; un moment après il vit paraître les chasseurs. Jamais surprise ne fut égale à la sienne: *ces chasseurs étaient autant de grosses grenouilles, montées sur de gros chats verts*, qui couraient après un lièvre. Les



unes étaient habillées en amazones, les autres avaient des robes de taffetas, avec de petits bonnets garnis de fleurs et de plumes. Il y en avait qui sonnaient du cor, d'autres qui criaient pour appeler les chiens : enfin c'était la plus plaisante chose du monde. La chasse s'arrêta à la vue du prince, et les grenouilles descendirent de dessus leurs chats pour aller au-devant de lui. Elles ne marchaient que sur deux pattes, et se servaient des deux autres comme nous nous servons de nos mains.

Quand cette troupe fut auprès de lui, celle qui paraissait la

maîtresse de toutes les autres, et qui portait une longue robe de couleur de pourpre, brodée de perles et de diamants, et dont le front portait une marque si brillante, que la vue ne pouvait pas la soutenir, le salua avec beaucoup de grâce, et lui dit : Soyez le bienvenu, seigneur, il y a longtemps que nous vous attendons ; nous sommes enchantés, et c'est vous qui devez rompre notre enchantement. Je n'ai pas toujours été telle que vous me voyez ; j'étais autrefois reine de ces lieux, et toutes les grenouilles qui me suivent étaient mes sujets. J'avais une aversion si grande pour les animaux de cette espèce, que je donnai des ordres pour que, dans mon royaume, elles fussent toutes la victime de mon dégoût. On ne négligea rien pour exécuter ces ordres ; cependant, un soir en me promenant, j'en trouvai une tout auprès de mon appartement ; j'appelai aussitôt à mon secours, et j'ordonnai qu'on lui ôtât la vie ; mais on ne vint pas avec assez de diligence, elle eut le temps de se cacher. Si bien qu'on ne put jamais la retrouver, Le lendemain, étant au même endroit, je vis paraître une femme noire et laide, qui tenait une baguette de coudre d'une main, et, de l'autre, une fiole pleine d'huile qu'elle me répandit sur la tête, en me disant : Je suis la fée Grenouille, et c'est moi que tu voulais faire périr hier : tes ordres m'ont cent fois exposée à la mort ; il est temps que je me venge : deviens grenouille à ton tour, toi et tous les sujets qui t'ont obéi trop

aveuglément. Je veux que tu sois en cet état jusqu'à ce qu'un roi, qui aura besoin de ton secours, vienne ici te rendre ta première forme. Elle eut à peine achevé ces paroles que je fus transformée comme vous voyez. Une fée qui me protégeait, mais qui n'était pas assez savante dans son art pour me remettre dans mon premier état, me dit que ce pouvoir était réservé à vous seul, et que vous portiez un poil blanc au sourcil gauche, dont une habile magicienne vous avait fait présent au moment de votre naissance; et que ce poil avait la vertu de rompre tous les enchantements. Cette fée est celle qui vous a conduit ici, c'est elle qui, sous la forme d'un oiseau, fit présent à la princesse Aimée du diamant que vous lui avez vu recevoir; enfin c'est elle qui a pris soin de me mettre cette marque brillante au front, et qui vous fera trouver un homme sans esprit et qui ne l'ignore pas, une fille laide et qui convient que sa laideur est insupportable. Elle a conduit ces deux personnes ici, dans la crainte que l'amour-propre qui règne dans le monde ne les corrompît, comme il a fait du reste des mortels, et ne détruisît par ce moyen vos espérances. Vous les trouverez dans une cabane peu éloignée d'ici; mais, prince, avant que de les voir, rendez-nous notre première figure, et souffrez que nous vous arrachions ce poil fameux, afin que vous puissiez vous en servir en notre faveur; il vous sera aussi bien nécessaire pour délivrer votre princesse. *Sincer ne se fit*

pas prier : on lui tira le poil. Il le prit alors et en toucha tou-



tes les grenouilles, qui devinrent aussitôt des princes et des princesses fort aimables. La reine et ses sujets lui firent beaucoup de remerciements. La seconde petite bonne femme qu'il avait trouvée dans le bois parut au même instant, et lui dit que pour le récompenser du service qu'il venait de rendre à

son amie, elle le transporterait où la belle Aimée était renfermée, après qu'il aurait rendu visite à l'homme sot et à la fille laide, qui devaient lui faire présent d'une herbe dont il aurait besoin dans la suite. Il y alla donc avec empressement, et les trouva tels qu'il le souhaitait, et reçut d'eux cette herbe mystérieuse. La bonne femme, après les avoir quittés, prit une pomme et la changea en un fort joli carrosse, qui, lui tout seul, faisait cent lieues par minute; elle monta dedans avec le prince, qui trouva cette voiture charmante; mais elle n'allait pas encore assez vite pour un amant impatient de revoir sa maîtresse. Ils arrivèrent néanmoins en très-peu de temps au pied de la tour où la belle Aimée était renfermée. La fée lui donnait tous les jours des choses également impossibles à exécuter, et cela dans le dessein d'avoir un prétexte pour la tourmenter.

J'ai dit que quand elle fut enfermée la première fois dans cette prison, Farouche lui ordonna d'apprendre à danser à une quantité de limaçons qui se trouvaient dans une salle basse; mais je n'ai pas dit comment cette princesse était venue à bout d'une commission si difficile. Je vais en instruire ceux qui ont envie de le savoir : elle ne songea d'abord qu'à pleurer pendant sept jours entiers, et ne se mit point en peine d'instruire les écoliers qu'on lui avait confiés; mais le huitième jour, qui était celui que la fée devait venir la revoir, et la

changer elle-même en limaçon si elle n'avait point réussi, elle s'affligea tout de nouveau; cependant elle voulut essayer de donner quelques leçons à ces animaux, mais elle vit bientôt qu'elle y employait et son temps et sa peine inutilement. Persuadée que son malheur était sans ressource, elle songea sérieusement à se donner la mort; car elle aimait mieux mourir que de devenir limaçon, ou que d'épouser le roi des Papillons. Elle monta, dans ce dessein, sur la fenêtre pour se précipiter; mais, par un bonheur infini, se souvenant alors du brillant qu'elle avait reçu de l'oiseau, et des paroles qu'il avait dites en le lui donnant, elle le tira de sa poche, et le regardant, elle dit : Beau brillant, si tu as la vertu de me tirer du danger où je suis, ne me laisse pas plus longtemps malheureuse. A peine eut-elle prononcé ces mots, que le brillant s'ouvrit, et qu'il en sortit plusieurs petits maîtres à danser, avec des violons, qui firent dresser les limaçons, leur montrèrent en un instant toutes sortes de danses, et disparurent ensuite. Cette merveille fit un grand plaisir à la princesse; elle essuya ses pleurs, baisa son brillant avec un transport de joie incroyable, et le serra avec plus de soin qu'elle n'avait fait encore, dans la crainte que Farouche, découvrant ce qu'il valait, ne le lui enlevât.

Cette méchante fée arriva un moment après, et lui demanda

avec un sourire malin si ses écoliers étaient fort habiles. Vous allez en juger, madame, dit Aimée d'une voix douce et craintive; ouvrant alors la salle où ils étaient, elle se mit à chanter; aussitôt ces petits animaux dansèrent, mais dansèrent si joliment, surtout la bourrée, l'allemande et la mariée, que Farouche en devint tout à la fois surprise et furieuse. Outrée de ce que cette pauvre princesse avait si bien réussi, elle lui donna d'autres ouvrages encore plus difficiles; mais elle en vint toujours à bout par le moyen de son brillant. Ces succès causèrent à la fée une si grande colère, qu'elle enferma la princesse dans une grande cage de fer : elle était placée dans une cour toute pleine d'animaux féroces et carnassiers; elle en confia la garde à deux horribles dragons, qui faisaient à tous moments des efforts épouvantables pour briser la cage et dévorer la princesse.

La malheureuse princesse était ainsi renfermée depuis un mois, lorsqu'elle vit paraître Sincer; elle frémit en voyant le danger auquel son amant allait s'exposer : il avait ouvert la porte de cette cour en la touchant seulement de son herbe; il n'aperçut pas plus tôt sa chère Aimée dans une aussi cruelle situation, qu'il mit l'épée à la main pour tuer les deux dragons; mais la bonne femme lui cria de s'arrêter, et de leur jeter seulement l'herbe qu'il tenait dans la main; il le fit, et aussitôt

les animaux tombèrent morts à ses pieds : courant à la cage, il la toucha du poil de son sourcil, et dans le même moment il se sentit enlever, lui, la princesse et la bonne fée, au milieu des airs, et se vit entouré d'un nuage qui les porta fort vite dans l'île de la Sincérité.

Le roi fut reconnu de tous ses sujets, et reçu avec des acclamations de joie qui lui firent voir combien il était chéri. Enchanté de se retrouver auprès de sa charmante Aimée, il lui dit les choses du monde les plus passionnées; elle y répondit avec une égale tendresse. Il envoya des ambassadeurs au roi Dévideur et à la reine sa femme, pour lui demander la princesse en mariage ; ils ne furent pas longtemps en chemin : ils apprirent au prince que le roi Dévideur s'était tué d'un coup de pistolet il y avait près d'un an, pour n'avoir pu réussir à dévider un écheveau de soie qui était extrêmement mêlé; que la reine était morte de la petite vérole, il y avait six mois, et qu'Aigremine s'était empoisonnée le jour qu'elle l'avait vu partir. Ces nouvelles affligèrent la princesse Aimée : elle porta six mois le deuil de ses parents; au bout de ce temps; elle épousa le roi Sincer, et passa avec lui une longue suite d'années sans essuyer le moindre chagrin.

Ils s'aimèrent tendrement toute leur vie; la bonne femme *les quitta pour aller rejoindre à pied* la reine Brillante son

amie, et le poil du sourcil du roi fut enchâssé dans une bague d'or qu'il porta toujours avec lui, pour le préserver de la malice des fées.



FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

—

LE PRINCE SINCER. — Vignettes par Lorents.



me

nt
ts

100F
VFEY
Cut 19a

